

Claire de Lune

Guy de Maupassant

Table of Contents

<u>Claire de Lune</u>	1
<u>Guy de Maupassant</u>	1
<u>CLAIR DE LUNE</u>	1
<u>UN COUP D'ETAT</u>	5
<u>LE LOUP</u>	12
<u>L'ENFANT</u>	16
<u>CONTE DE NOEL</u>	19
<u>LA REINE HORTENSE</u>	24
<u>LE PARDON</u>	29
<u>LA LEGENDE DU MONT SAINT-MICHEL</u>	33
<u>UNE VEUVE</u>	36
<u>MADemoiselle COCOTTE</u>	39
<u>LES BIJOUX</u>	43
<u>APPARITION</u>	47

Claire de Lune

Guy de Maupassant

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- CLAIR DE LUNE
- UN COUP D'ETAT
- LE LOUP
- L'ENFANT
- CONTE DE NOEL
- LA REINE HORTENSE
- LE PARDON
- LA LEGENDE DU MONT SAINT-MICHEL
- UNE VEUVE
- MADemoiselle COCOTTE
- LES BIJOUX
- APPARITION

Produced by Miranda van de Heijning, Brett Koonce and Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by gallica (Bibliothèque nationale de France) at <http://gallica.bnf.fr>.

CLAIR DE LUNE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

* * * * *

PARIS

1884

* * * * *

ILLUSTRATIONS DE

ARCOS—GAMBARD—GRASSET—JEANNIOT—LE NATUR—ADRIEN MARIE
MERWART—MYRBACH—RENOUARD—ROCHEGROSSE—ROY—TIRADO

CLAIR DE LUNE

[Illustration de GAMBARD]

Il portait bien son nom de bataille, l'abbé Marignan. C'était un grand prêtre maigre, fanatique, d'âme toujours

Claire de Lune

exaltee, mais droite. Toutes ses croyances étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses intentions.

Quand il se promenait à grands pas dans l'allée de son petit presbytère de campagne, quelquefois une interrogation se dressait dans son esprit: "Pourquoi Dieu a-t-il fait cela?" Et il cherchait obstinément, prenant en sa pensée la place de Dieu, et il trouvait presque toujours. Ce n'est pas lui qui eut murmure dans un élan de pieuse humilité: "Seigneur, vos desseins sont impenetrables!" ICI se disait: "Je suis le serviteur de Dieu, je dois connaître ses raisons d'agir, et les deviner si je ne les connais pas."

Tout lui paraissait créé dans la nature avec une logique absolue et admirable. Les "Pourquoi" et les "Parce que" se balançaient toujours. Les aurores étaient faites pour rendre joyeux les réveils, les jours pour mûrir les moissons, les pluies pour les arroser, les soirs pour préparer au sommeil et les nuits sombres pour dormir.

Les quatre saisons correspondaient parfaitement à tous les besoins de l'agriculture; et jamais le soupçon n'aurait pu venir au prêtre que la nature n'a point d'intentions et que tout ce qui vit s'est plié, au contraire, aux dures nécessités des époques, des climats et de la matière.

Mais il haïssait la femme, il la haïssait inconsciemment, et la méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ: "Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?" et il ajoutait: "On disait que Dieu lui-même se sentait mécontent de cette œuvre-là." La femme était bien pour lui l'enfant douze fois impure dont parle le poète. Elle était le tentateur qui avait entraîné le premier homme et qui continuait toujours son œuvre de damnation, l'être faible, dangereux, mystérieusement troublant. Et plus encore que leur corps de perdition, il haïssait leur âme aimante.

Souvent il avait senti leur tendresse attachée à lui et, bien qu'il se sentait inattaquable, il s'exasperait de ce besoin d'aimer qui frémissait toujours en elles.

Dieu, à son avis, n'avait créé la femme que pour tenter l'homme et l'éprouver. Il ne fallait approcher d'elle qu'avec des précautions défensives, et les craintes qu'on a des pièges. Elle était, en effet, toute pareille à un piège avec ses bras tendus et ses lèvres ouvertes vers l'homme.

Il n'avait d'indulgence que pour les religieuses que leur vœu rendait inoffensives; mais il les traitait durement quand même, parce qu'il la sentait toujours vivante au fond de leur cœur enchaîné, de leur cœur humilié, cette éternelle tendresse qui venait encore à lui, bien qu'il fut un prêtre.

Il la sentait dans leurs regards plus mouillés de piété que les regards des moines, dans leurs extases ou leur sexe se mêlant, dans leurs élans d'amour vers le Christ, qui l'indignaient parce que c'était de l'amour de femme, de l'amour charnel; il la sentait, cette tendresse maudite, dans leur docilité même, dans la douceur de leur voix en lui parlant, dans leurs yeux baissés, et dans leurs larmes résignées quand il les reprenait avec rudesse.

Et il secouait sa soutane en sortant des portes du couvent, et il s'en allait en allongeant les jambes comme s'il avait fui devant un danger.

Il avait une nièce qui vivait avec sa mère dans une petite maison voisine. Il s'acharnait à en faire une sœur de charité.

Elle était jolie, écervelée et moqueuse. Quand l'abbé sermonnait, elle riait; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec véhémence, le serrant contre son cœur, tandis qu'il cherchait involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de paternité qui sommeille en tout homme.

Claire de Lune

Souvent il lui parlait de Dieu, de son Dieu, en marchant a cote d'elle par les chemins des champs. Elle ne l'ecoutait guere et regardait le ciel, les herbes, les fleurs, avec un bonheur de vivre qui se voyait dans ses yeux. Quelquefois elle s'elancait pour attraper une bete volante, et s'ecriaient en la rapportant: "Regarde, mon oncle, comme elle est jolie; j'ai envie de l'embrasser." Et ce besoin "d'embrasser des mouches" ou des grains de lilas inquietait, irritait, soulevait le pretre, qui retrouvait encore la cette inderacinable tendresse qui germe toujours au coeur des femmes.

Puis, voila qu'un jour l'epouse du sacristain, qui faisait le menage de l'abbe Marignan, lui apprit avec precaution que sa niece avait un amoureux.

Il en ressentit une emotion effroyable, et il demeura suffoque, avec du savon plein la figure, car il etait en train de se raser.

Quand il se retrouva en etat de reflechir et de parler, il s'ecria: "Ce n'est pas vrai, vous mentez, Melanie!"

Mais la paysanne posa la main sur son coeur: "Que notre Seigneur me juge si je mens, monsieur le cure. J'vous dis qu'elle y va tous les soirs sitot qu' votre soeur est couchee. Ils se r'trouvent le long de la riviere. Vous n'avez qu'a y aller voir entre dix heures et minuit."

Il cessa de se gratter le menton, et il se mit a marcher violemment, comme il faisait toujours en ses heures de grave meditation. Quand il voulut recommencer a se barbifier, il se coupa trois fois depuis le nez jusqu'a l'oreille.

Tout le jour, il demeura muet, gonfle d'indignation et de colere. A sa fureur de pretre, devant l'invincible amour, s'ajoutait une exasperation de pere moral, de tuteur, de charge d'ame, trompe, vole, joue par une enfant; cette suffocation egoiste des parents a qui leur fille annonce qu'elle a fait, sans eux et malgre eux, choix d'un epoux.

Apres son diner, il essaya de lire un peu, mais il ne put y parvenir; et il s'exasperait de plus en plus. Quand dix heures sonnerent, il prit sa canne, un formidable baton de chene dont il se servait toujours en ses courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il regarda en souriant l'enorme gourdin qu'il faisait tourner, dans sa poigne solide de campagnard, en des moulinets menacants. Puis, soudain, il le leva et, grincant des dents, l'abattit sur une chaise dont le dossier fendu tomba sur le plancher.

Et il ouvrit sa porte pour sortir; mais il s'arreta sur le seuil, surpris par une splendeur de clair de lune telle qu'on n'en voyait presque jamais.

Et comme il etait doue d'un esprit exalte, un de ces esprits que devaient avoir les Peres de l'Eglise, ces poetes reveurs, il se sentit soudain distrait, emu par la grandiose et sereine beaute de la nuit pale.

Dans son petit, jardin, tout baigne de douce lumiere, ses arbres fruitiers, ranges en ligne, dessinaient en ombre sur l'allée leurs greles membres de bois a peine vetus de verdure; tandis que le chevrefeuille geant, grimpe sur le mur de sa maison, exhalait des souffles delicieux et comme sucres, faisait flotter dans le soir tiede et clair une espece d'ame parfume.

Il se mit a respirer longuement, buvant de l'air comme les ivrognes boivent du vin, et il allait a pas lents, ravi, emerveille, oubliant presque sa niece.

Des qu'il fut dans la campagne, il s'arreta pour contempler toute la plaine inondee de cette lueur caressante, noyee dans ce charme tendre et languissant des nuits sereines. Les crapauds a tout instant jetaient par l'espace leur note courte et metallique, et des rossignols lointains melaient leur musique egrenee qui fait rever sans

Claire de Lune

faire penser, leur musique legere et vibrante, faite pour les baisers, a la seduction du clair de lune.

L'abbe se remit a marcher, le coeur defaillant, sans qu'il sut pourquoi. Il se sentait comme affaibli, epuise tout a coup; il avait une envie de s'asseoir, de rester la, de contempler, d'admirer Dieu dans son oeuvre.

La-bas, suivant les ondulations de la petite riviere, une grande ligne de peupliers serpentait. Une buee fine, une vapeur blanche que les rayons de lune traversaient, argentaient, rendaient luisante, restait suspendue autour et au-dessus des berges, enveloppait tout le cours tortueux de l'eau d'une sorte de ouate legere et transparente.

Le pretre encore une fois s'arreta, penetre jusqu'au fond de l'ame par un attendrissement grandissant, irresistible.

Et un doute, une inquietude vague l'envahissait; il sentait naitre en lui une de ces interrogations qu'il se posait parfois. Pourquoi Dieu avait-il fait cela? Puisque la nuit est destinee au sommeil, a l'inconscience, au repos, a l'oubli de tout, pourquoi la rendre plus charmante que le jour, plus douce que les aurores et que les soirs, et pourquoi cet astre lent et seduisant, plus poetique que le soleil et qui semble destine, tant il est discret, a eclairer des choses trop delicates et mysterieuses pour la grande lumiere, s'en venait-il faire si transparentes les tenebres?

Pourquoi le plus habile des oiseaux chanteurs ne se reposait-il pas comme les autres et se mettait-il a vocaliser dans l'ombre troublante?

Pourquoi ce demi-voile jete sur le monde? Pourquoi ces frissons de coeur, cette emotion de l'ame, cet alanguissement de la chair?

Pourquoi ce deploiement de seductions que les hommes ne voyaient point, puisqu'ils etaient couches en leurs lits? A qui etaient destines ce spectacle sublime, cette abondance de poesie jete du ciel sur la terre?

Et l'abbe ne comprenait point.

Mais voila que la-bas, sur le bord de la prairie, sous la voute des arbres trempes de brume luisante, deux ombres apparurent qui marchaient cote a cote.

L'homme etait plus grand et tenait par le cou son amie, et, de temps en temps, l'embrassait sur le front. Ils animerent tout a coup ce paysage immobile qui les enveloppait comme un cadre divin fait pour eux. Ils semblaient, tous deux, un seul etre, l'etre a qui etait destinee cette nuit calme et silencieuse; et ils s'en venaient vers le pretre comme une reponse vivante, la reponse que son Maitre jetait a son interrogation.

Il restait debout, le coeur battant, bouleverse, et il croyait voir quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz, l'accomplissement d'une volonte du Seigneur dans un de ces grands decors dont parlent les livres saints. En sa tete se mirent a bourdonner les versets du Cantique des Cantiques, les cris d'ardeur, les appels des corps, toute la chaude poesie de ce poeme brulant de tendresse.

Et il se dit: "Dieu peut-etre a fait ces nuits-la pour voiler d'ideal les amours des hommes."

Et il reculait devant le couple embrasse qui marchait toujours. C'etait sa niece pourtant; mais il se demandait maintenant s'il n'allait pas desobeir a Dieu. Et Dieu ne permet-il point l'amour, puisqu'il l'entoure visiblement d'une splendeur pareille?

Et il s'enfuit, eperdu, presque honteux, comme s'il eut penetre dans un temple ou il n'avait pas le droit d'entrer.

* * * * *

UN COUP D'ETAT

[Illustration de JEANNIOT]

Paris venait d'apprendre le desastre de Sedan. La République était proclamée. La France entière haletait au début de cette démarche qui dura jus qu'après la Commune. On jouait au soldat d'un bout à l'autre du pays.

Des bonnetiers étaient colonels faisant fonctions de généraux; des revolvers et des poignards s'étaient étalés autour de gros ventres pacifiques enveloppés de ceintures rouges; des petits bourgeois devenus guerriers d'occasion commandaient des bataillons de volontaires braillards et juraient comme des charretiers pour se donner de la prestance.

Le seul fait de tenir des armes, de manier des fusils à systèmes affolait ces gens qui n'avaient jusqu'ici manié que des balances, et les rendait, sans aucune raison, redoutables au premier venu. On exécutait des innocents pour prouver qu'on savait tuer; on fusillait, en rodant par les campagnes vierges encore de Prussiens, les chiens errants, les vaches ruminant en paix, les chevaux malades paturant dans les herbages.

Chacun se croyait appelé à jouer un grand rôle militaire. Les cafés des moindres villages, pleins de commerçants en uniforme, ressemblaient à des casernes ou à des ambulances.

Le bourg de Canneville ignorait encore les affolantes nouvelles de l'armée et de la capitale; mais une extrême agitation le remuait depuis un mois, les partis adverses se trouvant face à face.

Le maire, M. le vicomte de Varnetot, petit homme maigre, vieux déjà, légitimiste rallié à l'Empire depuis peu, par ambition, avait vu surgir un adversaire déterminé dans le docteur Massarel, gros homme sanguin, chef du parti républicain dans l'arrondissement, vénérable de la loge maçonnique du chef-lieu, président de la Société d'agriculture et du banquet des pompiers, et organisateur de la milice rurale qui devait sauver la contrée.

En quinze jours, il avait trouvé le moyen de décider à la défense du pays soixante-trois volontaires mariés et pères de famille, paysans prudents et marchands du bourg, et il les exerçait, chaque matin, sur la place de la mairie.

Quand le maire, par hasard, venait au bâtiment communal, le commandant Massarel, barde de pistolets, passant fierement, le sabre en main, devant le front de sa troupe, faisait hurler à son monde: "Vive la patrie!" Et ce cri, on l'avait remarqué, agitait le petit vicomte, qui voyait là sans doute une menace, un défi, en même temps qu'un souvenir odieux de la grande Révolution.

Le 5 septembre au matin, le docteur en uniforme, son revolver sur sa table, donnait une consultation à un couple de vieux campagnards, dont l'un, le mari, atteint de varices depuis sept ans, avait attendu que sa femme en eût aussi pour venir trouver le médecin, quand le facteur apporta le journal.

M. Massarel l'ouvrit, palit, se dressa brusquement, et, levant les deux bras au ciel dans un geste d'exaltation, il se mit à vociférer de toute sa voix, devant les deux ruraux affolés:

—Vive la République! vive la République! vive la République!

Puis il retomba sur son fauteuil, défaillant d'émotion.

Claire de Lune

Et comme le paysan reprenait: "Ca a commence par des fourmis qui me couraient censement le long des jambes," le docteur Massarel s'ecria:

—Fichez-moi la paix; j'ai bien le temps de m'occuper de vos betises. La Republique est proclamee, l'Empereur est prisonnier, la France est sauvee. Vive la Republique!"

Et, courant a la porte, il beugla: Celeste, vite, Celeste!

La bonne epouvantee accourut; il bredouillait tant il parlait rapidement.

—Mes bottes, mon sabre, ma cartouchiere et le poignard espagnol qui est sur ma table de nuit, depeche-toi!

Comme le paysan obstine, profitant d'un instant de silence, continuait:

—Ca a devenu comme des poches qui me faisaient mal en marchant.

Le medecin exaspere hurla:

—Fichez-moi donc la paix, nom d'un chien, si vous vous etiez lave les pieds, ca ne serait pas arrive.

Puis, le saisissant au collet, il lui jeta dans la figure:

—Tu ne sens donc pas que nous sommes en republique, triple brute?

Mais le sentiment professionnel le calma tout aussitot, et il poussa dehors le menage abasourdi, en repetant:

—Revenez demain, revenez demain, mes amis. Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

Tout en s'equipant des pieds a la tete, il donna de nouveau une serie d'ordres urgents a sa bonne:

—Cours chez le lieutenant Picart et chez le sous-lieutenant Pommel, et dis-leur que je les attends ici immediatement. Envoie-moi aussi Torchebeuf avec son tambour, vite, vite.

Et quand Celeste fut sortie, il se recueillit, se preparant a surmonter les difficultes de la situation.

Les trois hommes arriverent ensemble, en vetements de travail. Le commandant, qui s'attendait a les voir en tenue, eut un sursaut.

—Vous ne savez donc rien, sacrebleu? L'empereur est prisonnier, la Republique est proclamee. Il faut agir. Ma position est delicate, je dirai plus, perilleuse.

Il reflechit quelques secondes devant les visages ahuris de ses subordonnes, puis reprit:

—Il faut agir et ne pas hesiter; les minutes valent des heures dans des instants pareils. Tout depend de la promptitude des decisions. Vous, Picart, allez trouver le cure et sommer-le de sonner le tocsin pour reunir la population que je vais prevenir. Vous, Torchebeuf, battez le rappel dans toute la commune jusqu'aux hameaux de la Gerisaie et de Salmare pour rassembler la milice en armes sur la place. Vous, Pommel, revetez promptement votre uniforme, rien que la tunique et le kepi. Nous allons occuper ensemble la mairie et sommer M. de Varnetot de me remettre ses pouvoirs. C'est compris?

—Oui.

Claire de Lune

—Executez, et promptement. Je vous accompagne jusque chez vous, Pommel, puisque nous operons ensemble.

Cinq minutes plus tard, le commandant et son subalterne, armes jusqu'aux dents, apparaissaient sur la place juste au moment ou le petit vicomte de Varnetot, les jambes guetrees comme pour une partie de chasse, son Lefauchaux sur l'epaule, debouchait a pas rapides par l'autre rue, suivi de ses trois gardes en tunique verte, le couteau sur la cuisse et le fusil en bandouliere.

Pendant que le docteur s'arretait, stupefait, les quatre hommes penetrerent dans la mairie dont la porte se referma derriere eux.

—Nous sommes devances, murmura le medecin, il faut maintenant attendre du renfort. Bien a faire pour le quart d'heure.

Le lieutenant Picart reparut:

—Le cure a refuse d'obeir, dit-il; il s'est meme enferme dans l'eglise avec le bedeau et le suisse.

Et, de l'autre cote de la place, en face de la mairie blanche et close, l'eglise, muette et noire, montrait sa grande porte de chene garnie de ferrures de fer.

Alors, comme les habitants intrigues mettaient le nez aux fenetres ou sortaient sur le seuil des maisons, le tambour soudain roula, et Torchebeuf apparut, battant avec fureur les trois coups precipites du rappel. Il traversa la place au pas gymnastique, puis disparut dans le chemin des champs.

Le commandant tira son sabre, s'avanca seul, a moitie distance environ entre les deux batiments ou s'etait barricade l'ennemi et, agitant son arme au-dessus de sa tete, il mugit de toute la force de ses poumons:

“Vive la Republique! Mort aux traitres!”

Puis, il se replia vers ses officiers.

Le boucher, le boulanger et le pharmacien, inquiets, accrocherent leurs volets et fermerent leurs boutiques. Seul l'epicier demeura ouvert.

Cependant les hommes de la milice arrivaient peu a peu, vetus diversement et tous coiffes d'un kepi noir a galon rouge, le kepi constituant tout l'uniforme du corps. Ils etaient armes de leurs vieux fusils rouilles, ces vieux fusils pendus depuis trente ans sur les cheminées des cuisines, et ils ressemblaient assez a un detachement de gardes champetres.

Lorsqu'il en eut une trentaine autour de lui, le commandant, en quelques mots, les mit au fait des evenements; puis, se tournant vers son etat-major: “Maintenant, agissons,” dit-il.

Les habitants se rassemblaient, examinaient et devisaient.

Le docteur eut vite arrete son plan de campagne:

—Lieutenant Picart, vous allez vous avancer sous les fenetres de cette mairie et sommer M. de Varnetot, au nom de la Republique, de me remettre la maison de ville.

Mais le lieutenant, un maitre-macon, refusa:

Claire de Lune

—Vous etes encore un malin, vous. Pour me faire flanquer un coup de fusil, merci. Ils tirent bien ceux qui sont la—dedans, vous savez. Faites vos commissions vous—meme.

Le commandant devint rouge.

—Je vous ordonne d'y aller au nom de la discipline.

Le lieutenant se revolta:

—Plus souvent que je me ferai casser la figure sans savoir pourquoi.

Les notables, rassembles en un groupe voisin, se mirent a rire. Un d'eux cria:

—T'as raison, Picart, c'est pas l'moment!

Le docteur, alors, murmura:

—Laches!

Et, deposant son sabre et son revolver aux mains d'un soldat, il s'avanca d'un pas lent, l'oeil fixe sur les fenetres, s'attendant a en voir sortir un canon de fusil braque sur lui.

Comme il n'etait qu'a quelques pas du batiment, les portes des deux extremités donnant entree dans les deux ecoles s'ouvrirent, et un flot de petits etres, garçons par ci, filles par la, s'en echapperent et se mirent a jouer sur la grande place vide, piaillant, comme un troupeau d'oies, autour du docteur, qui ne pouvait se faire entendre.

Aussitot les derniers eleves sortis, les deux portes s'etaient refermees.

Le gros des marmots enfin se dispersa, et le commandant appela d'une voix forte:

—Monsieur de Varnetot?

Une fenetre du premier etage s'ouvrit. M. de Varnetot parut. Le commandant reprit:

—Monsieur, vous savez les grands evenements qui viennent de changer la face du gouvernement. Celui que vous representiez n'est plus. Celui que je represente monte au pouvoir. En ces circonstances douloureuses, mais decisives, je viens vous demander, au nom de la nouvelle Republique, de remettre en mes mains les fonctions dont vous avez ete investi par le precedent pouvoir.

M. de Varnetot repondit:

—Monsieur le docteur, je suis maire de Canneville, nomme par l'autorite competente, et je resterai maire de Canneville tant que je n'aurai pas ete revoque et remplace par un arrete de mes superieurs. Maire, je suis chez moi dans la mairie, et j'y reste. Au surplus, essayez de m'en faire sortir.

Et il referma la fenetre.

Le commandant retourna vers sa troupe. Mais, avant de s'expliquer, toisant du haut en bas le lieutenant Picart.

—Vous etes un crane, vous, un fameux lapin, la honte de l'armee. Je vous casse de votre grade.

Le lieutenant repondit:

—Je m'en fiche un peu.

Et il alla se meler au groupe murmurant des habitants.

Alors le docteur hesita. Que faire? Donner l'assaut? Mais ses hommes marcheraient-ils? Et puis, en avait-il le droit?

Une idee l'illumina. Il courut au telegraphe dont le bureau faisait face a la mairie, de l'autre cote de la place. Et il expedia trois depeches:

A MM. les membres du gouvernement republicain, a Paris;

A M. le nouveau prefet republicain de la Seine-Inferieure, a Rouen;

A M. le nouveau sous-prefet republicain de Dieppe.

Il exposait la situation, disait le danger couru par la commune demeuree aux mains de l'ancien maire monarchiste, offrait ses services devoues, demandait des ordres et signait en faisant suivre son nom de tous ses titres.

Puis il revint vers son corps d'armee et, tirant dix francs de sa poche: "Tenez, mes amis, allez manger et boire un coup; laissez seulement ici un detachement de dix hommes pour que personne ne sorte de la mairie."

Mais l'ex-lieutenant Picart, qui causait avec l'horloger, entendit; il se mit a ricaner et prononca: "Pardi, s'ils sortent, ce sera une occasion d'entrer. Sans ca, je ne vous vois pas encore la-dedans, moi!"

Le docteur ne repondit pas, et il alla dejeuner.

Dans l'apres-midi, il disposa des postes tout autour de la commune, comme si elle etait menacee d'une surprise.

Il passa plusieurs fois devant les portes de la maison de ville et de l'eglise sans rien remarquer de suspect; on aurait cru vides ces deux batiments.

Le boucher, le boulanger et le pharmacien rouvrirent leurs boutiques.

On jasait beaucoup dans les logis. Si l'Empereur etait prisonnier, il y avait quelque trahison la-dessous. On ne savait pas au juste laquelle des republicques etait revenue.

La nuit tomba.

Vers neuf heures, le docteur s'approcha seul, sans bruit, de l'entree du batiment communal, persuade que son adversaire etait parti se coucher; et, comme il se disposait a enfoncer la porte a coups de pioche, une voix forte, celle d'un garde, demanda tout a coup:

—Qui va la?

Et M. Massarel battit en retraite a toutes jambes.

Claire de Lune

Le jour se leva sans que rien fut change dans la situation.

La milice en armes occupait la place. Tous les habitants s'étaient réunis autour de cette troupe, attendant une solution. Ceux des villages voisins arrivaient pour voir.

Alors le docteur, comprenant qu'il jouait sa réputation, résolut d'en finir d'une manière ou d'une autre; et il allait prendre une résolution quelconque, énergique assurément, quand la porte du télégraphe s'ouvrit et la petite servante de la directrice parut, tenant à la main deux papiers.

Elle se dirigea d'abord vers le commandant et lui remit une des dépêches; puis, traversant le milieu du désert de la place, intimidée par tous les yeux fixés sur elle, baissant la tête et trottant menu, elle alla frapper doucement à la maison barricadée, comme si elle eût ignoré qu'un parti armé s'y cachait.

L'huis s'entrebailla; une main d'homme recut le message, et la fillette revint, toute rouge, prête à pleurer, d'être dévisagée ainsi par le pays entier.

Le docteur commanda d'une voix vibrante:

—Un peu de silence, s'il vous plaît.

Et comme le populaire s'était tu, il reprit fièrement:

—Voici la communication que je reçois du gouvernement. Et, élevant sa dépêche, il lut:

“Ancien maire révoqué. Veuillez aviser au plus pressé. Recevrez instructions ultérieures.

Pour le sous-prefet,

SAPIN, conseiller.”

Il triomphait; son cœur battait de joie; ses mains tremblaient, mais Picart, son ancien subalterne, lui cria d'un groupe voisin:

—C'est bon, tout ça, mais si les autres ne sortent pas, ça vous fait une belle jambe, votre papier.

Et M. Massarel palit. Si les autres ne sortaient pas, en effet, il fallait aller de l'avant maintenant. C'était non seulement son droit, mais aussi son devoir.

Et il regardait anxieusement la mairie espérant qu'il allait voir la porte s'ouvrir et son adversaire se replier.

La porte restait fermée. Que faire? la foule augmentait, se serrait autour de la milice. On riait.

Une réflexion surtout torturait le médecin. S'il donnait l'assaut, il faudrait marcher à la tête de ses hommes; et comme, lui mort, toute contestation cesserait, c'était sur lui, sur lui seul que tireraient M. de Varnetot et ses trois gardes. Et ils tiraient bien, très bien; Picart venait encore de le lui répéter. Mais une idée l'illumina et, se tournant vers Pommel:

—Allez vite prier le pharmacien de me prêter une serviette et un bâton.

Le lieutenant se précipita.

Claire de Lune

Il allait faire un drapeau parlementaire, un drapeau blanc dont la vue rejouirait peut-être le cœur legitimiste de l'ancien maire.

Pommel revint avec le linge demande et un manche à balai. Au moyen de ficelles, on organisa cet étendard que M. Massarel saisit à deux mains; et il s'avança de nouveau vers la mairie en le tenant devant lui. Lorsqu'il fut en face de la porte, il appela encore "Monsieur de Varnetot". La porte s'ouvrit soudain, et M. de Varnetot apparut sur le seuil avec ses trois gardes.

Le docteur recula par un mouvement instinctif; puis, il salua courtoisement son ennemi et prononça, étranglé par l'émotion: "Je viens, Monsieur, vous communiquer les instructions que j'ai reçues."

Le gentilhomme, sans lui rendre son salut, répondit: "Je me retire, Monsieur, mais sachez bien que ce n'est ni par crainte, ni par obéissance à l'odieux gouvernement qui usurpe le pouvoir." Et, appuyant sur chaque mot, il déclara: "Je ne veux pas avoir l'air de servir un seul jour la République. Voilà tout."

Massarel, interdit, ne répondit rien; et M. de Varnetot, se mettant en marche d'un pas rapide, disparut au coin de la place, suivi toujours de son escorte.

Alors le docteur, éperdu d'orgueil, revint vers la foule. Des qu'il fut assez près pour se faire entendre, il cria: "Hurrah! hurrah! La République triomphe sur toute la ligne."

Aucune émotion ne se manifesta.

Le médecin reprit: "Le peuple est libre, vous êtes libres, indépendants. Soyez fiers!"

Les villageois inertes le regardaient sans qu'aucune gloire illuminât leurs yeux.

À son tour, il les contempla, indigné de leur indifférence, cherchant ce qu'il pourrait dire, ce qu'il pourrait faire pour frapper un grand coup, électriser ce pays placide, remplir sa mission d'initiateur.

Mais une inspiration l'envahit et, se tournant vers Pommel: "Lieutenant, allez chercher le buste de l'ex-empereur qui est dans la salle des délibérations du conseil municipal, et apportez-le avec une chaise."

Et bientôt l'homme reparut portant sur l'épaule droite le Bonaparte de plâtre, et tenant de la main gauche une chaise de paille.

M. Massarel vint au-devant de lui, prit la chaise, la posa par terre, plaça dessus le buste blanc, puis se reculant de quelques pas, l'interpella d'une voix sonore:

"Tyran, tyran, te voici tombe, tombe dans la boue, tombe dans la fange. La patrie expirante ralait sous ta botte. Le Destin vengeur t'a frappé. La défaite et la honte se sont attachées à toi; tu tombes vaincu, prisonnier du Prussien; et, sur les ruines de ton empire croulant, la jeune et radieuse République se dresse, ramassant ton épée brisée..."

Il attendait des applaudissements. Aucun cri, aucun battement de main n'éclata. Les paysans effarés se taisaient; et le buste aux moustaches pointues qui dépassaient les joues de chaque côté, le buste immobile et bien peigné comme une enseigne de coiffeur, semblait regarder M. Massarel avec son sourire de plâtre, un sourire ineffaçable et moqueur.

Ils demeuraient ainsi face à face, Napoléon sur sa chaise, le médecin debout, à trois pas de lui. Une colère saisit le commandant. Mais que faire? que faire pour émouvoir ce peuple et gagner définitivement cette

Claire de Lune

victoire de l'opinion?

Sa main, par hasard, se posa sur son ventre, et il rencontra, sous sa ceinture rouge, la crosse de son revolver.

Aucune inspiration, aucune parole ne lui venaient plus. Alors il tira son arme, fit deux pas et, a bout portant, foudroya l'ancien monarque.

La balle creusa dans le front un petit, trou noir, pareil a une tache, presque rien. L'effet etait manqué. M. Massarel tira un second coup, qui fit un second trou, puis un troisieme, puis, sans s'arreter, il lacha les trois derniers. Le front de Napoleon volait en poussiere blanche, mais les yeux, le nez et les fines pointes des moustaches restaient intacts.

Alors exaspere, le docteur renversa la chaise d'un coup de poing et, appuyant un pied sur le reste du buste, dans une posture de triomphateur, il se tourna vers le public abasourdi en vociferant: "Perissent ainsi tous les traitres."

Mais comme aucun enthousiasme ne se manifestait encore, comme les spectateurs semblaient stupides d'etonnement, le commandant cria aux hommes de la milice: "Vous pouvez maintenant regagner vos foyers." Et il se dirigea lui-meme a grands pas vers sa maison, comme s'il eut fui.

Sa bonne, des qu'il parut, lui dit que des malades l'attendaient depuis plus de trois heures dans son cabinet. Il y courut. C'etaient les deux paysans aux varices, revenus des l'aube, obstines et patients.

Et le vieux aussitot reprit son explication: "Ca a commence par des fourmis qui me couraient censement le long des jambes..."

* * * * *

LE LOUP

[Illustration de MERWART]

Voici ce que nous raconta le vieux marquis d'Arville a la fin du diner de Saint-Hubert, chez le baron des Ravels.

On avait force un cerf dans le jour. Le marquis etait le seul des convives qui n'eut point pris part a cette poursuite, car il ne chassait jamais.

Pendant toute la duree du grand repas, on n'avait guere parle que de massacres d'animaux. Les femmes elles-memes s'interessaient aux recits sanguinaires et souvent invraisemblables, et les orateurs mimaient les attaques et les combats d'hommes contre les betes, levaient les bras, contaient d'une voix tonnante.

M. d'Arville parlait bien, avec une certaine poesie un peu ronflante, mais pleine d'effet. Il avait du repeter souvent cette histoire, car il la disait couramment, n'hesitant pas sur les mots choisis avec habilete pour faire image.

—Messieurs, je n'ai jamais chasse, mon pere non plus, mon grand-pere non plus et, non plus, mou arriere-grand-pere. Ce dernier etait fils d'un homme qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764. Je vous dirai comment.

Claire de Lune

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon trisaïeul, et il habitait avec son frère cadet, François d'Arville, notre château de Lorraine, en pleine forêt.

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos, sans arrêt, sans lassitude. Ils n'aimaient que cela, ne comprenaient pas autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au cœur cette passion terrible, inexorable. Elle les brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien d'autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura: "Nom d'un nom, ce gredin-la aurait bien pu attendre après l'hallali!"

Son frère François se montrait encore plus emporté que lui. Dès son lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir pour forcer quelque grosse bête.

On les appelait dans le pays M. le Marquis et M. le Cadet, les nobles d'alors ne faisant point, comme la noblesse d'occasion de notre temps, qui veut établir dans les titres une hiérarchie descendante; car le fils d'un marquis n'est pas plus comte, ni le fils d'un vicomte baron, que le fils d'un général n'est colonel de naissance. Mais la vanité mesquine du jour trouve profit à cet arrangement.

Je reviens à mes ancêtres.

Ils étaient, paraît-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux. Le jeune, plus haut encore que l'aîné, avait une voix tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

Et lorsqu'ils se mettaient en selle tous deux pour partir en chasse, ce devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rodaient la nuit autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête.

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilshommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne la rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et, chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger, attaquait quelque voyageur ou dévorait quelque bétail, toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Claire de Lune

Une nuit enfin, il penetra dans l'etable aux porcs du chateau d'Arville et mangea les deux plus beaux eleves.

Les deux freres furent enflames de colere, considerant cette attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un defi. Ils prirent tous leurs forts limiers habitues a poursuivre les betes redoutables, et ils se mirent en chasse, le coeur souleve de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'a l'heure ou le soleil empourpre descendit derriere les grands arbres nus, ils battirent les fourres sans rien trouver.

Tous deux enfin, furieux et desoles, revenaient au pas de leurs chevaux par une allée bordée de broussailles, et s'etonnaient de leur science dejouee par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mysterieuse.

L'aine disait:

—Cette bete—la n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme.

Le cadet repondit:

—On devrait peut—etre faire benir une balle par notre cousin l'eveque, ou prier quelque pretre de prononcer les paroles qu'il faut.

Puis ils se turent.

Jean reprit:

—Regarde le soleil s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra; celui de Francois se mit a ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bete colossale, toute grise, surgit, qui detala a travers le bois.

Tous deux pousserent une sorte de grognement de joie, et, se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jeterent en avant d'une poussee de tout leur corps, les lancant d'une telle allure, les excitant, les entrainant, les affolant de la voix, du geste et de l'eperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes betes entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre a terre, crevant les fourres, coupant les ravins, grim pant les cotes, devalant dans les gorges, et sonn ant du cor a pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voila que soudain, dans cette course eperdue, mon aieul heurta du front une branche enorme qui lui fendit le crane; et il tomba raide mort sur le sol, tandis que son cheval affole s'emportait, disparaissait dans l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arreta net, sauta par terre, saisit dans ses bras son frere, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors il s'assit aupres du corps, posa sur ses genoux la tete defiguree et rouge et il attendit en contemplant cette face immobile de l'aine. Peu a peu une peur l'envahissait, une peur singuliere qu'il n'avait jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois desert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de tuer son frere pour se venger d'eux.

Claire de Lune

Les tenebres s'épaississaient, le froid aigu faisait craquer les arbres. François se leva, frissonnant, incapable de rester la plus longtemps, se sentant presque défaillir. On n'entendait plus rien, ni la voix des chiens ni le son des cors, tout était muet par l'invisible horizon; et ce silence morne du soir glacial avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha en travers sur sa selle pour le reporter au château; puis il se remit en marche doucement, l'esprit trouble comme s'il était gris, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins, et il fit, ainsi qu'un moine hanté du diable, un grand signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rodeur. Mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain, passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant des bois qu'il ne reconnaissait plus, l'œil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendue sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux rochers, la tête et les pieds du mort jetés en travers sur la selle. Les ronces arrachaient les cheveux; le front, battant les troncs énormes, les éclaboussait de sang; les éperons déchiraient des lambeaux d'écorce.

Et, soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent dans un vallon, comme la lune rouge apparaissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des roches énormes, sans issue possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait; ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur, empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, il lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd: "Regarde, Jean, regarde ça!"

Puis il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à culbuter une montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre, cherchant à lui fouiller le ventre; mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son cœur. Et il riait, jouissant éperdument, serrant de plus en plus sa formidable étreinte, criant, dans un délire de joie: "Regarde, Jean, regarde!" Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta, et le vint jeter aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie: "Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà!"

Puis il replaça sur sa selle les deux cadavres l'un sur l'autre; et il se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et treignant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gemissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Claire de Lune

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux: "Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sur!"

La veuve de mon aieul inspira a son fils orphelin l'horreur de la chasse, qui s'est transmise de pere en fils jusqu'a moi.

Le marquis d'Arville se tut. Quelqu'un demanda:

—Cette histoire est une legende, n'est-ce pas?

Et le conteur repondit:

—Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout a l'autre. Alors une femme declara d'une petite voix douce:

—C'est egal, c'est beau d'avoir des passions pareilles.

* * * * *

L'ENFANT

[Illustration de LE NATUR]

Après avoir longtemps juré qu'il ne se marierait jamais, Jacques Bourdillere avait soudain change d'avis.

Cela etait arrive brusquement, un ete, aux bains de mer.

Un matin, comme il etait etendu sur le sable, tout occupe a regarder les femmes sortir de l'eau, un petit pied l'avait frappe par sa gentillesse et sa mignardise. Ayant leve les yeux plus haut, toute la personne le seduisit. De toute cette personne, il ne voyait d'ailleurs que les chevilles et la tete emergeant d'un peignoir de flanelle blanche, clos avec soin. On le disait sensuel et viveur. C'est donc par la seule grace de la forme qu'il fut capte d'abord: puis il fut retenu par le charme d'un doux esprit de jeune fille, simple et bon, frais comme les joues et les levres.

Presente a la famille, il plut et il devint bientot fou d'amour. Quand il apercevait Berthe Lannis de loin, sur la longue plage de sable jaune, il fremissait jusqu'aux cheveux. Pres d'elle, il devenait muet, incapable de rien dire et meme de penser, avec une espece de bouillonnement dans le coeur, de bourdonnement dans l'oreille, d'effarement dans l'esprit. Etait-ce donc de l'amour, cela?

Il ne le savait pas, n'y comprenait rien, mais demeurait, en tout cas, bien decide a faire sa femme de cette enfant.

Les parents hesiterent longtemps, retenus par la mauvaise reputation du jeune homme. Il avait une maitresse, disait-on, une *vieille maitresse*, une ancienne et forte liaison, une de ces chaines qu'on croit rompues et qui tiennent toujours.

Outre cela, il aimait, pendant des periodes plus ou moins longues, toutes les femmes qui passaient a portee de ses levres. Alors il se rangea, sans consentir meme a revoir une seule fois celle avec qui il avait vecu longtemps. Un ami regla la pension de cette femme, assura son existence. Jacques paya, mais ne voulut pas entendre parler d'elle, pretendant desormais ignorer jusqu'a son nom. Elle ecrivit des lettres sans qu'il les ouvrit. Chaque semaine, il reconnaissait l'ecriture maladroite de l'abandonnee; et, chaque semaine, une colere plus grande lui venait contre elle, et il dechirait brusquement l'enveloppe et le papier, sans ouvrir, sans lire une

Claire de Lune

ligne, une seule ligne, sachant d'avance les reproches et les plaintes contenues là-dedans.

Comme on ne croyait guere a sa perseverance, on fit durer l'epreuve tout l'hiver, et c'est seulement au printemps que sa demande fut agreee.

Le mariage eut lieu a Paris dans les premiers jours de mai.

Il etait decide qu'ils ne feraient point le classique voyage de noces. Apres un petit bal, une sauterie de jeunes cousines qui ne se prolongerait point au dela de onze heures, pour ne pas eterniser les fatigues de cette journee de ceremonies, les jeunes epoux devaient passer leur premiere nuit commune dans la maison familiale, puis partir seuls, le lendemain matin, pour la plage chere a leurs coeurs, ou ils s'etaient connus et aimes.

La nuit etait venue, on dansait dans le grand salon. Ils s'etaient retires tous les deux dans un petit boudoir japonais, tendu de soies eclatantes, a peine eclaire, ce soir-la, par les rayons alanguis d'une grosse lanterne de couleur, pendue au plafond comme un oeuf enorme. La fenetre entr'ouverte laissait entrer parfois des souffles frais du dehors, des caresses d'air qui passaient sur les visages, car la soiree etait tiede et calme, pleine d'odeurs de printemps.

Ils ne disaient rien; ils se tenaient les mains en se les pressant parfois de toute leur force. Elle demeurait, les yeux vagues, un peu eperdue par ce grand changement dans sa vie, mais souriante, remuee, prete a pleurer, souvent prete aussi a defaillir de joie, croyant le monde entier change par ce qui lui arrivait, inquiete sans savoir de quoi, et sentant tout son corps, toute son ame envahis d'une indefinissable et delicieuse lassitude.

Lui la regardait obstinement, souriant d'un sourire fixe. Il voulait parler, ne trouvait rien et restait la, mettant toute son ardeur en des pressions de mains. De temps en temps, il murmurait: "Berthe!" et chaque fois bile levait les yeux sur lui d'un mouvement doux et tendre; ils se contemplaient une seconde, puis son regard a elle, penetre et fascine par son regard a lui, retombait.

Ils ne decouvraient aucune pensee a echanger. On les laissait seuls; mais parfois, un couple de danseurs jetait sur eux, en passant, un coup d'oeil furtif, comme s'il eut ete temoin discret et confident d'un mystere.

Une porte de cote s'ouvrit, un domestique entra, tenant sur un plateau une lettre pressee qu'un commissionnaire venait l'apporter. Jacques prit en tremblant ce papier, saisi d'une peur vague et soudaine, la peur mysterieuse des brusques malheurs.

Il regarda longtemps l'enveloppe dont il ne connaissait point l'écriture, n'osant pas l'ouvrir, desirant follement ne pas lire, ne pas savoir, mettre en sa poche cela, et se dire: "A demain. Demain, je serai loin, peu m'importe!" Mais, sur un coin, deux grands mots soulignes: TRES URGENT, le retenaient et l'epouvantaient. Il demanda: "Vous permettez, mon amie?" déchira la feuille collee et lut. Il lut le papier, palissant affreusement, le parcourut d'un coup et, lentement, sembla l'epeler.

Quand il releva la tete, toute sa face etait bouleversee. Il balbutia: "Ma chere petite, c'est ... c'est mon meilleur ami a qui il arrive un grand, un tres grand malheur. Il a besoin de moi tout de suite ... tout de suite ... pour une affaire de vie ou de mort. Me permettez-vous de m'absenter vingt minutes? je reviens aussitot."

Elle begaya, tremblante, effaree: "Allez, mon ami!" n'etant pas encore assez sa femme pour oser l'interroger, pour exiger savoir. Et il disparut. Elle resta seule, ecoutant danser dans le salon voisin.

Il avait pris un chapeau, le premier trouve, un pardessus quelconque, et il descendit en courant l'escalier. Au moment de sauter dans la rue, il s'arreta encore sous le bec de gaz du vestibule et relut la lettre.

Claire de Lune

Voici ce qu'elle disait:

“Monsieur,

“Une fille Ravet, votre ancienne maitresse, parait-il, vient d'accoucher d'un enfant qu'elle pretend etre a vous. La mere va mourir et implore votre visite. Je prends la liberte de vous ecrire et de vous demander si vous pouvez accorder ce dernier entretien a cette femme, qui semble etre tres malheureuse et digne de pitie.

“Votre serviteur,

“Dr BONNARD.”

Quand il penetra dans la chambre de la mourante, elle agonisait deja. Il ne la reconnut pas d'abord. Le medecin et deux gardes la soignaient, et partout a terre trainaient des seaux pleins de glace et des linges pleins de sang.

L'eau repandue inondait le parquet; deux bougies brulaient sur un meuble; derriere le lit, dans un petit berceau d'osier, l'enfant criait, et, a chacun de ses vagissements, la mere, torturee, essayait un mouvement, grelottante sous les compresses gelees.

Elle saignait; elle saignait, blessee a mort, tuee par cette naissance. Toute sa vie coulait; et, malgre la glace, malgre les soins, l'invincible hemorrhagie continuait, precipitait son heure derniere.

Elle reconnut Jacques et voulut lever les bras: elle ne put pas, tant ils etaient faibles, mais sur ses joues livides des larmes commencerent a glisser.

Il s'abattit a genoux pres du lit, saisit une main pendante et la baisa frenetiquement: puis, peu a peu, il s'approcha tout pres, tout pres du maigre visage qui tressaillait a son contact. Une des gardes, debout, une bougie a la main, les eclairait, et le medecin, s'etant recule, regardait du fond de la chambre.

Alors d'une voix deja lointaine, en haletant, elle dit: “Je vais mourir, mon cheri; promets-moi de rester jusqu'a la fin. Oh! ne me quitte pas maintenant, ne me quitte pas au dernier moment!”

Il la baisait au front, dans ses cheveux, en sanglotant. Il murmura: “Sois tranquille, je vais rester.”

Elle fut quelques minutes avant de pouvoir parler encore, tant elle etait oppressee et defaillante. Elle reprit: “C'est a toi, le petit. Je te le jure devant Dieu, je te le jure sur mon ame, je te le jure au moment de mourir. Je n'ai pas aime d'autre homme que toi ... Promets-moi de ne pas l'abandonner.” Il essayait de prendre encore dans ses bras ce miserable corps dechire, vide de sang. Il balbutia, affole de remords et de chagrin: “Je te le jure, je l'eleverai et je l'aimerai. Il ne me quittera pas.” Alors elle tenta d'embrasser Jacques. Impuissante a lever sa tete epuisee, elle tendait ses levres blanches dans un appel de baiser. Il approcha sa bouche pour cueillir cette lamentable et suppliante caresse.

Un peu calmee, elle murmura tout bas: “Apporte-le, que je voie si tu l'aimes.”

Et il alla chercher l'enfant.

Il le posa doucement sur le lit, entre eux, et le petit etre cessa de pleurer. Elle murmura: “Ne bouge plus !” Et il ne remua plus. Il resta la, tenant en sa main brulante cette main que secouaient des frissons d'agonie, comme il avait tenu, tout a l'heure, une autre main que crispaient des frissons d'amour. De temps en temps, il regardait l'heure, d'un coup d'oeil furtif, guettant l'aiguille qui passait minuit, puis une heure, puis deux heures.

Claire de Lune

Le medecin s'etait retire: les deux gardes, apres avoir rode quelque temps, d'un pas leger, par la chambre, sommeillaient maintenant sur des chaises. L'enfant dormait, et la mere, les yeux fermes, semblait se reposer aussi.

Tout a coup, comme le jour blafard filtrait entre les rideaux croises, elle tendit ses bras d'un mouvement si brusque et si violent qu'elle faillit jeter a terre son enfant. Une espece de rale se glissa dans sa gorge; puis elle demeura sur le dos, immobile, morte.

Les gardes accourues declarerent: "C'est fini."

Il regarda une derniere fois cette femme qu'il avait aimee, puis la pendule qui marquait quatre heures, et s'enfuit oubliant son pardessus, en habit noir, avec l'enfant dans ses bras.

Apres qu'il l'eut laissee seule, sa jeune femme avait attendu, assez calme d'abord, dans le petit boudoir japonais. Puis, ne le voyant point reparaitre, elle etait rentree dans le salon, d'un air indifferent et tranquille, mais inquiete horriblement. Sa mere, l'apercevant seule, avait demande: "Ou donc est ton mari?" Et elle avait repondu: "Dans sa chambre; il va revenir."

Au bout d'une heure, comme tout le monde l'interrogeait, elle avoua la lettre et la figure bouleversee de Jacques, et ses craintes d'un malheur.

On attendit encore. Les invites partirent; seuls, les parents les plus proches demeuraient. A minuit, on coucha la mariee toute secouee de sanglots. Sa mere et deux tantes, assises autour du lit, l'ecoutaient pleurer, muettes et desolees ... Le pere etait parti chez le commissaire de police pour chercher des renseignements.

A Cinq heures, un bruit leger glissa dans le corridor; une porte s'ouvrit et se ferma doucement; puis soudain un petit cri pareil a un miaulement de chat courut dans la maison silencieuse.

Toutes les femmes furent debout d'un bond, et Berthe, la premiere, s'elanca, malgre sa mere et ses tantes, enveloppee de son peignoir de nuit.

Jacques, debout au milieu de sa chambre, livide, haletant, tenait un enfant dans ses bras.

Les quatre femmes le regarderent, effarees; mais Berthe, devenue soudain temeraire, le coeur crisper d'angoisse, courut a lui: "Qu'y a-t-il? dites, qu'y a-t-il?"

Il avait l'air fou; il repondit d'une voix saccadee: "Il y a ... il y a ... que j'ai un enfant, et que la mere vient de mourir ..." Et il presentait dans ses mains inhabiles le marmot hurlant.

Berthe, sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'etreignant contre elle; puis, relevant sur son mari ses yeux pleins de larmes: "La mere est morte, dites-vous?" Il repondit: "Oui, tout de suite ... dans mes bras ... J'avais rompu depuis l'ete ... Je ne savais rien, moi ... c'est le medecin qui m'a fait venir ..."

Alors Berthe murmura: "Eh bien, nous l'eleverons, ce petit.

* * * * *

CONTE DE NOEL

[Illustration de ADRIEN MARIE]

Claire de Lune

Le docteur Bonenfant cherchait dans sa memoire, repetant a mi-voix: “Un souvenir de Noel? ... Un souvenir de Noel? ...”

Et tout a coup, il s'ecria:

—Mais si, j'en ai un, et un bien etrange encore; c'est une histoire fantastique. J'ai vu un miracle! Oui, Mesdames, un miracle, la nuit de Noel.

Cela vous etonne de m'entendre parler ainsi, moi qui ne crois guere a rien. Et pourtant, j'ai vu un miracle! Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

En ai-je ete fort surpris? non pas; car si je ne crois point a vos croyances, je crois a la foi, et je sais qu'elle transporte les montagnes. Je pourrais citer bien des exemples; mais je vous indignerais et je m'exposerais aussi a amoindrir l'effet de mon histoire.

Je vous avouerai d'abord que si je n'ai pas ete convaincu et converti par ce que j'ai vu, j'ai ete du moins fort emu, et je vais tacher de vous dire la chose naivement, comme si j'avais une credulite d'Auvergnat.

J'etais alors medecin de campagne, habitant le bourg de Rolleville, en pleine Normandie.

L'hiver, cette annee-la, fut terrible. Des la fin de novembre, les neiges arriverent apres une semaine de gelees. On voyait de loin les gros nuages venir du nord; et la blanche descente des flocons commença.

En une nuit, toute la plaine fut ensevelie.

Les fermes, isolees dans leurs cours carrees, derriere leurs rideaux de grands arbres poudres de frimas, semblaient s'endormir sous l'accumulation de cette mousse epaisse et legere.

Aucun bruit ne traversait plus la campagne immobile. Seuls les corbeaux, par bandes, decrivaient de longs festons dans le ciel, cherchant leur vie inutilement, s'abattant tous ensemble sur les champs livides et piquant la neige de leurs grands becs.

On n'entendait rien que le glissement vague et continu de cette poussiere gelee tombant toujours.

Cela dura huit jours pleins, puis l'avalanche s'arreta. La terre avait sur le dos un manteau epais de cinq pieds.

Et, pendant trois semaines ensuite, un ciel, clair comme un cristal bleu le jour, et, la nuit, tout seme d'etoiles qu'on aurait crues de givre, tant le vaste espace etait rigoureux, s'etendit sur la nappe unie, dure et luisante des neiges.

La plaine, les haies, les ormes des clotures, tout semblait mort, tue par le froid. Ni hommes ni betes ne sortaient plus; seules les cheminees des chaumieres en chemise blanche revelaient la vie cachee, par les minces filets de fumee qui montaient droit dans l'air glacial.

De temps en temps on entendait craquer les arbres, comme si leurs membres de bois se fussent brises sous l'ecorce; et, parfois, une grosse branche se detachait et tombait, l'invincible gelee petrifiant la seve et cassant les fibres.

Les habitations semees ca et la par les champs semblaient eloignees de cent lieues les unes des autres. On vivait comme on pouvait. Seul, j'essayais d'aller voir mes clients les plus proches, m'exposant sans cesse a rester enseveli dans quelque creux.

Claire de Lune

Je m'aperçus bientôt qu'une terreur mystérieuse planait sur le pays. Un tel fleau, pensait-on, n'était point naturel. On prétendit qu'on entendait des voix la nuit, des sifflements aigus, des cris qui passaient.

Ces cris et ces sifflements venaient sans aucun doute des oiseaux émigrants qui voyagent au crépuscule, et qui fuyaient en masse vers le sud. Mais allez donc faire entendre raison à des gens affolés. Une épouvante envahissait les esprits et on s'attendait à un événement extraordinaire.

La forge du père Vatinel était située au bout du hameau d'Épivent, sur la grande route, maintenant invisible et déserte. Or, comme les gens manquaient de pain, le forgeron résolut d'aller jusqu'au village. Il resta quelques heures à causer dans les six maisons qui forment le centre du pays, prit son pain et des nouvelles, et un peu de cette peur épanchée sur la campagne.

Et il se remit en route avant la nuit.

Tout à coup, en longeant une haie, il crut voir un œuf sur la neige; oui, un œuf, posé là, tout blanc comme le reste du monde. Il se pencha, c'était un œuf en effet. D'où venait-il? Quelle poule avait pu sortir du poulailler et venir pondre en cet endroit? Le forgeron s'étonna, ne comprit pas; mais il ramassa l'œuf et le porta à sa femme.

—Tiens, la maîtresse, voilà un œuf que j'ai trouvé sur la route!

La femme hocha la tête:—Un œuf sur la route? Par ce temps-ci, t'es soul, bien sûr?

—Mais non, la maîtresse, même qu'il était au pied d'une haie, et encore chaud, pas gelé. Le voilà, j'me l'ai mis sur l'estomac pour qu'il n' refroidisse pas. Tu le mangeras pour ton dîner.

L'œuf fut glissé dans la marmite où mijotait la soupe, et le forgeron se mit à raconter ce qu'on disait par la contrée. La femme écoutait, toute pâle.

—Pour sûr, que j'en ai entendu, des sifflements, l'autre nuit, même qu'ils semblaient venir de la cheminée.

On se mit à table, on mangea la soupe d'abord, puis, pendant que le mari étendait du beurre sur son pain, la femme prit l'œuf et l'examina d'un œil méfiant.

—Si y avait que que chose dans c't'œuf?

—Que que tu veux qu'y ait?

—J'sais ti, me?

—Allons, mange-le, et fais pas la bête.

Elle ouvrit l'œuf. Il était comme tous les œufs, et bien frais. Elle se mit à le manger en hésitant, le goûtant, le laissant, le reprenant. Le mari disait:

—Eh bien! que goût qu'il a, c't'œuf?

Elle ne répondait pas, et elle acheva de l'avalier; puis, soudain elle planta sur son homme des yeux fixes, hagards, affolés; leva les bras, les tordit et, convulsée de la tête aux pieds, roula par terre en poussant des cris horribles.

Claire de Lune

Toute la nuit elle se débattit en des spasmes épouvantables, secouée de tremblements effrayants, déformée par de hideuses convulsions. Le forgeron, impuissant à la tenir, fut obligé de la lier.

Et elle hurlait sans repos, d'une voix infatigable:

—J'ai dans l'corps! J'ai dans l'corps!

Je fus appelé le lendemain. J'ordonnai tous les calmants connus sans obtenir le moindre résultat. Elle était folle.

Alors, avec une incroyable rapidité, malgré l'obstacle des hautes neiges, la nouvelle, une nouvelle étrange, courut de ferme en ferme: "La femme au forgeron qu'est possédée!" Et on venait de partout, sans oser pénétrer dans la maison; on écoutait de loin ses cris affreux poussés d'une voix si forte qu'on ne les aurait pas crus d'une créature humaine.

Le cure du village fut prévenu. C'était un vieux prêtre naïf. Il accourut en surpris comme pour administrer un mourant et il prononça, en étendant les mains, les formules d'exorcisme, pendant que quatre hommes maintenaient sur un lit la femme écumante et tordue.

Mais l'esprit ne fut point chassé.

Et le Noël arriva sans que le temps eut changé.

La veille au matin, le prêtre vint me trouver:

—J'ai envie, dit-il, de faire assister à l'office de cette nuit cette malheureuse. Peut-être Dieu fera-t-il un miracle en sa faveur, à l'heure même ou il naquit d'une femme.

Je répondis au cure:

—Je vous approuve absolument, Monsieur l'abbé. Si elle a l'esprit frappé par la cérémonie sacrée (et rien n'est plus propice à l'emouvoir), elle peut être sauvée sans autre remède.

Le vieux prêtre murmura:

—Vous n'êtes pas croyant, docteur, mais aidez-moi, n'est-ce pas? Vous vous chargez de l'amener?

Et je lui promis mon aide.

Le soir vint, puis la nuit; et la cloche de l'église se mit à sonner, jetant sa voix plaintive à travers l'espace morne, sur l'étendue blanche et glacée des neiges.

Des êtres noirs s'en venaient lentement, par groupes, dociles au cri d'airain du clocher. La pleine lune éclairait d'une lueur vive et blafarde tout l'horizon, rendait plus visible la pâle désolation des champs.

J'avais pris quatre hommes robustes et je me rendis à la forge.

La Possédée hurlait toujours, attachée à sa couche. On la vêtait proprement malgré sa résistance éperdue, et on l'emporta.

Claire de Lune

L'église était maintenant pleine de monde, illuminée et froide; les chantres poussaient leurs notes monotones; le serpent ronflait; la petite sonnette de l'enfant de chœur tintait, réglant les mouvements des fidèles.

J'enfermai la femme et ses gardiens dans la cuisine du presbytère, et j'attendis le moment que je croyais favorable. Je choisissais l'instant qui suit la communion. Tous les paysans, hommes et femmes, avaient reçu leur Dieu pour fléchir sa rigueur. Un grand silence planait pendant que le prêtre achevait le mystère divin.

Sur mon ordre, la porte fut ouverte et mes quatre aides apportèrent la folle.

Des qu'elle aperçut les lumières, la foule à genoux, le chœur en feu et le tabernacle doré, elle se débattit d'une telle vigueur qu'elle faillit nous échapper, et elle poussa des clameurs si aiguës qu'un frisson d'épouvante passa dans l'église; toutes les têtes se relevèrent; des gens s'enfuirent.

Elle n'avait plus la forme d'une femme, crispée et tordue en nos mains, le visage contourné, les yeux fous.

On la traîna jusqu'aux marches du chœur et puis on la tint fortement accroupie à terre.

Le prêtre s'était levé; il attendait. Des qu'il la vit arrêtée, il prit en ses mains l'ostensoir ceint de rayons d'or, avec l'hostie blanche au milieu, et, s'avancant de quelques pas, il l'éleva de ses deux bras tendus au-dessus de sa tête, le présentant aux regards égarés de la Démoniaque.

Elle hurlait toujours, l'œil fixe, tendu sur cet objet rayonnant. Et le prêtre demeurait tellement immobile qu'on l'aurait pris pour une statue.

Et cela dura longtemps, longtemps.

La femme semblait saisie de peur, fascinée; elle contemplait fixement l'ostensoir, secouée encore de tremblements terribles, mais passagers, et criant toujours, mais d'une voix moins déchirante.

Et cela dura encore longtemps.

On eut dit qu'elle ne pouvait plus baisser les yeux, qu'ils étaient rivés sur l'hostie; et elle ne faisait plus que gemir; et son corps roidi s'amollissait, s'affaissait. Toute la foule était prosternée le front par terre. La Possédée maintenant baissait rapidement les paupières, puis les relevait aussitôt, comme impuissante à supporter la vue de son Dieu. Elle s'était tue. Et puis soudain, je m'aperçus que ses yeux demeuraient clos. Elle dormait du sommeil des somnambules, hypnotisée, pardon, vaincue par la contemplation persistante de l'ostensoir aux rayons d'or, terrassée par le Christ victorieux.

On l'emporta, inerte, pendant que le prêtre remontait vers l'autel.

L'assistance bouleversée entonna un *Te Deum* d'actions de grâces.

Et la femme du forgeron dormit quarante heures de suite, puis se réveilla sans aucun souvenir de la possession ni de la délivrance.

Voilà, Mesdames, le miracle que j'ai vu. Le docteur Bonenfant se tut, puis ajouta d'une voix contrariée:—Je n'ai pu refuser de l'attester par écrit.

* * * * *

LA REINE HORTENSE

[Illustration de MYRBACH]

On l'appelait, dans Argenteuil, la reine Hortense. Personne ne sut jamais pourquoi. Peut-être parce qu'elle parlait ferme comme un officier qui commande? Peut-être parce qu'elle était grande, osseuse, impérieuse? Peut-être parce qu'elle gouvernait un peuple de bêtes domestiques, poules, chiens, chats, serins et perruches, de ces bêtes chères aux vieilles filles? Mais elle n'avait pour ces animaux familiers ni gateries, ni mots mignards, ni ces pueriles tendresses qui semblent couler des lèvres des femmes sur le poil veloute du chat qui ronronne. Elle gouvernait ses bêtes avec autorité; elle regnait.

C'était une vieille fille, en effet, une de ces vieilles filles à la voix cassante, au geste sec, dont l'âme semble dure. Elle avait toujours eu de jeunes bonnes, parce que la jeunesse se plie mieux aux brusques volontés. Elle n'admettait jamais ni contradiction, ni réplique, ni hésitation, ni nonchalance, ni paresse, ni fatigue. Jamais on ne l'avait entendue se plaindre, regretter quoi que ce fut, envier n'importe qui. Elle disait "Chacun sa part" avec une conviction de fataliste. Elle n'allait pas à l'église, n'aimait pas les prêtres, ne croyait guère à Dieu, appelant toutes les choses religieuses de la "marchandise à pleureurs".

Depuis trente ans qu'elle habitait sa petite maison, précédée d'un petit jardin longeant la rue, elle n'avait jamais modifié ses habitudes, ne changeant que ses bonnes impitoyablement, lorsqu'elles prenaient vingt et un ans.

Elle remplaçait sans larmes et sans regrets ses chiens, ses chats et ses oiseaux quand ils mouraient de vieillesse ou d'accident, et elle enterrait les animaux trépassés dans une plate-bande, au moyen d'une petite boche, puis tassait la terre dessus de quelques coups de pied indifférents.

Elle avait dans la ville quelques connaissances, des familles d'employés dont les hommes allaient à Paris tous les jours. De temps en temps, on l'invitait à venir prendre une tasse de thé le soir. Elle s'endormait inévitablement dans ces réunions, et il fallait la réveiller pour qu'elle retournât chez elle. Jamais elle ne permit à personne de l'accompagner, n'ayant peur ni le jour ni la nuit. Elle ne semblait pas aimer les enfants.

Elle occupait son temps à mille besognes de mâle, menuisant, jardinant, coupant le bois avec la scie ou la hache, réparant sa maison vieillie, maçonant même quand il le fallait.

Elle avait des parents qui la venaient voir deux fois l'an; les Cimme et les Colombel, ses deux sœurs ayant épousé l'une un herboriste, l'autre un petit rentier. Les Cimme n'avaient pas de descendants; les Colombel en possédaient trois: Henri, Pauline et Joseph. Henri avait vingt ans, Pauline dix-sept et Joseph trois ans seulement, étant venu alors qu'il semblait impossible que sa mère fut encore fécondée.

Aucune tendresse n'unissait la vieille fille à ses parents.

Au printemps de l'année 1882, la reine Hortense tomba malade tout à coup. Les voisins allèrent chercher un médecin qu'elle chassa. Un prêtre s'étant alors présenté, elle sortit de son lit à moitié nue pour le jeter dehors.

La petite bonne, éplorée, lui faisait de la tisane.

Après trois jours de lit, la situation parut devenir si grave, que le tonnelier d'à côté, d'après le conseil du médecin, rentre d'autorité dans la maison, prit sur lui d'appeler les deux familles.

Elles arrivèrent par le même train vers dix heures du matin, les Colombel ayant amené le petit Joseph.

Claire de Lune

Quand elles se presenterent a l'entree du jardin, elles aperçurent d'abord la bonne qui pleurait, sur une chaise, contre le mur.

Le chien dormait couche sur le paillason de la porte d'entree, sous une brulante tombee de soleil; deux chats, qu'on eut crus morts, etaient allonges sur le rebord des deux fenetres, les yeux fermes, les pattes et la queue tout au long etendues.

Une grosse poule gloussante promenait un bataillon de poussins, vetus de duvet jaune, leger comme de la ouate, a travers le petit jardin; et une grande cage accrochee au mur, couverte de mouroon, contenait un peuple d'oiseaux qui s'egosillaient dans la lumiere de cette chaude matinee de printemps.

Deux inseparables dans une autre cagette en forme de chalet restaient bien tranquilles, cote a cote sur leur baton.

M. Cimme, un tres gros personnage soufflant, qui entrait toujours le premier partout, ecartant les autres, hommes ou femmes, quand il le fallait, demanda:

—Eh bien, Celeste, ca ne va donc pas?

La petite bonne gemit a travers ses larmes:—Elle ne me reconnaît seulement plus. Le medecin dit que c'est la fin.

Tout le monde se regarda.

Mme Cimme et Mme Colombel s'embrasserent instantanement, sans dire un mot. Elles se ressemblaient beaucoup, ayant toujours porte des bandeaux plats et des chales rouges, des cachemires francais eclatants comme des brasiers.

Cimme se tourna vers son beau-frere, homme pale, jaune et maigre, ravage par une maladie d'estomac, et qui boitait affreusement, et il prononca d'un ton serieux:

—Bigre! il etait temps.

Mais personne n'osait penetrer dans la chambre de la mourante situee au rez-de-chaussee. Cimme lui-meme cedait le pas. Ce fut Colombel qui se decida le premier, et il entra en se balancant comme un mat de navire, faisant sonner sur les pavés le fer de sa canne.

Les deux femmes se hasarderent ensuite, et M. Cimme ferma la marche.

Le petit Joseph etait reste dehors, seduit par la vue du chien.

Un rayon de soleil coupait en deux le lit, eclairant tout juste les mains qui s'agitaient nerveusement, s'ouvrant et se fermant sans cesse. Les doigts remuaient comme si une pensee les eut animees, comme s'ils eussent signifie des choses, indique des idees, obei a une intelligence. Tout le reste du corps restait immobile sous le drap. La figure anguleuse n'avait pas un tressaillement. Les yeux demeuraient fermes.

Les parents se deployerent en demi-cercle et se mirent a regarder, sans dire un mot, la poitrine serree, la respiration courte. La petite bonne les avait suivis et larmoyait toujours.

A la fin, Cimme demanda:—Qu'est-ce que dit au juste le medecin?

Claire de Lune

La servante balbutia:—Il dit qu'on la laisse tranquille, qu'il n'y a plus rien a faire.

Mais, soudain, les levres de la vieille fille se mirent a s'agiter. Elles semblaient prononcer des mots silencieux, des mots caches dans cette tete de mourante, et ses mains precitaient leur mouvement singulier.

Tout a coup elle parla d'une petite voix maigre qu'on ne lui connaissait pas, d'une voix qui semblait venir de loin, du fond de ce coeur toujours ferme peut-etre?

Cimme s'en alla sur la pointe du pied, trouvant penible ce spectacle. Colombel, dont la jambe estropee se fatiguait, s'assit.

Les deux femmes restaient debout.

La reine Hortense babillait maintenant tres vite sans qu'on comprit rien a ses paroles. Elle prononcait des noms, beaucoup de noms, appelait tendrement des personnes imaginaires.

“Viens ici, mon petit Philippe, embrasse ta mere. Tu l'aimes bien ta maman, dis, mon enfant? Toi, Rose, tu vas veiller sur ta petite soeur pendant que je serai sortie. Surtout, ne la laisse pas seule, tu m'entends? Et je te defends de toucher aux allumettes.”

Elle se taisait quelques secondes, puis, d'un ton plus haut, comme si elle eut appele: “Henriette!” Elle attendait un peu, et reprenait: “Dis a ton pere de venir me parler avant d'aller a son bureau.” Et soudain: “Je suis un peu souffrante aujourd'hui, mon cheri; promets-moi de ne pas revenir tard. Tu diras a ton chef que je suis malade. Tu comprends qu'il est dangereux de laisser les enfants seuls quand je suis au lit. Je vais te faire pour le diner un plat de riz au sucre. Les petits aiment beaucoup cela. C'est Claire qui sera contente!”

Elle se mettait a rire, d'un rire jeune et bruyant, comme elle n'avait jamais ri: “Regarde Jean, quelle drole de tete il a. Il s'est barbouille avec les confitures, le petit sale. Regarde donc, mon cheri, comme il est drole!”

Colombel, qui changeait de place a tout moment sa jambe fatiguee par le voyage, murmura:

—Elle reve qu'elle a des enfants et un mari, c'est l'agonie qui commence.

Les deux soeurs ne bougeaient toujours point, surprises et stupides.

La petite bonne prononca:

—Faut retirer vos chales et vos chapeaux; voulez-vous passer dans la salle?

Elles sortirent sans avoir prononce une parole et Colombel les suivit en boitant, laissant de nouveau toute seule la mourante.

Quand elles se furent debarrassees de leurs vetements de route, les femmes s'assirent enfin. Alors un des chats quitta sa fenetre, s'etira, sauta dans la salle, puis sur les genoux de Mme Cimme, qui se mit a le caresser.

On entendait a cote la voix de l'agonisante, vivant, a cette heure derniere, la vie qu'elle avait attendue sans doute, vidant ses reves eux-memes au moment ou tout allait finir pour elle.

Cimme, dans le jardin, jouait avec le petit Joseph et le chien, s'amusant beaucoup, d'une gaiete de gros homme aux champs, sans aucun souvenir de la mourante.

Claire de Lune

Mais tout a coup il rentra, et, s'adressant a la bonne:

—Dis donc, ma fille, tu vas nous faire a déjeuner. Qu'est—ce que vous allez manger, mesdames?

On convint d'une omelette aux fines herbes, d'un morceau de faux—filet avec des pommes nouvelles, d'un fromage et d'une tasse de cafe.

Et comme Mme Colombel fouillait dans sa poche pour chercher son porte—monnaie, Cimme l'arreta; puis, se tournant vers la bonne:—Tu dois avoir de l'argent? Elle repondit:

—Oui, Monsieur.

—Combien?

—Quinze francs.

—Ca suffit. Depeche—toi, ma fille, car je commence a avoir faim.

Mme Cimme, regardant au dehors les fleurs grimpantes baignees de soleil, et deux pigeons amoureux sur le toit en face, prononca d'un air navre:—C'est malheureux d'etre venus pour une aussi triste circonstance. Il ferait bien bon dans la campagne aujourd'hui.

Sa soeur soupira sans repondre, et Colombel murmura, emu peut—etre par la pensee d'une marche:—Ma jambe me tracasse bougrement.

Le petit Joseph et le chien faisaient un bruit terrible: l'un poussant des cris de joie, l'autre aboyant eperdument. Ils jouaient a cache—cache autour des trois plates—bandes, courant l'un apres l'autre comme deux fous.

La mourante continuait a appeler ses enfants, causant avec chacun, s'imaginant qu'elle les habillait, qu'elle les caressait, qu'elle leur apprenait a lire: “Allons! Simon, repete: ABCD. Tu ne dis pas bien, voyons, D D D, m'entends—tu? Repete alors...”

Cimme prononca:—C'est curieux ce que l'on dit a ces moments—la.

M'me Colombel alors demanda:—Il vaudrait peut—etre mieux retourner aupres d'elle. Mais Cimme aussitot l'en dissuada:—Pourquoi faire, puisque vous ne pouvez rien changer a son etat? Nous sommes aussi bien ici.

Personne n'insista. Mme Cimme considera les deux oiseaux verts, dits inseparables. Elle loua en quelques phrases cette fidelite singuliere et blama les hommes de ne pas imiter ces betes. Cimme se mit a rire, regarda sa femme, chantonna d'un air goguenard: “Tra—la—la. Tra—la—la—la”, comme pour laisser entendre bien des choses sur sa fidelite, a lui. Cimme.

Colombel, pris maintenant de crampes d'estomac, frappait le pave de sa canne.

L'autre chat entra la queue en l'air.

On ne se mit a table qu'a une heure.

Des qu'il eut goute au vin, Colombel, a qui on avait recommande de ne boire que du bordeaux de choix, rappela la servante:

Claire de Lune

—Dis donc, ma fille, est-ce qu'il n'y a rien de meilleur que cela dans la cave?

—Oui monsieur, il y a du vin fin qu'on vous servait quand vous veniez.

—Eh bien, va nous en chercher trois bouteilles.

On gouta ce vin qui parut excellent; non pas qu'il provint d'un cru remarquable, mais il avait quinze ans de cave. Cimme declara:—C'est du vrai vin de malade.

Colombel, saisi d'une envie ardente de posséder ce bordeaux, interrogea de nouveau la bonne:—Combien en reste-t-il, ma fille?

—Oh! presque tout, Monsieur, mamz'elle n'en buvait jamais. C'est le tas du fond.

Alors il se tourna vers son beau-frere:—Si vous vouliez, Cimme, je vous reprendrais ce vin-la pour autre chose, il convient merveilleusement a mon estomac.

La poule etait entree a son tour avec son troupeau de poussins; les deux femmes s'amusaient a lui jeter des miettes.

On renvoya au jardin Joseph et le chien qui avaient assez mange.

La reine Hortense parlait toujours, mais a voix basse maintenant, de sorte qu'on ne distinguait plus les paroles.

Quand on eut acheve le cafe, tout le monde alla constater l'etat de la malade. Elle semblait calme.

On ressortit et on s'assit en cercle dans le jardin pour digerer.

Tout a coup le chien se mit a tourner autour des chaises de toute la vitesse de ses pattes, portant quelque chose en sa gueule. L'enfant courait derriere eperdument. Tous deux disparurent dans la maison.

Cimme s'endormit le ventre au soleil.

La mourante se remit a parler haut. Puis, tout a coup, elle cria.

Les deux femmes et Colombel s'empresserent de rentrer pour voir ce qu'elle avait. Cimme, reveille, ne se derangea pas, n'aimant point ces choses-la.

Elle s'etait assise, les yeux hagards. Son chien, pour echapper a la poursuite du petit Joseph, avait saute sur le lit, franchi l'agonisante; et, retranche derriere l'oreiller, il regardait son camarade de ses yeux luisants, pret a sauter de nouveau pour recommencer la partie. Il tenait a la gueule une des pantoufles de sa maitresse, dechiree a coups de crocs, depuis une heure qu'il jouait avec.

L'enfant, intimidé par cette femme dresseé soudain devant lui, restait immobile en face de la couche.

La poule, entree aussi, effarouchee par le bruit, avait saute sur une chaise; et elle appelait desesperement ses poussins qui pepiaient, effares, entre les quatre jambes du siege.

La reine Hortense criait d'une voix déchirante: “Non, non, je ne veux pas mourir, je ne veux pas! je ne veux pas! Qui est-ce qui elevera mes enfants? Qui les soignera? Qui les aimera? Non, je ne veux pas!... je ne...”

Claire de Lune

Elle se renversa sur le dos. C'était fini.

Le chien, tres excite, sauta dans la chambre en gambadant.

Colombel courut a la fenetre, appela son beau-frere:—Arrivez vite, arrivez vite. Je crois qu'elle vient de passer.

Alors Cimme se leva et, prenant son parti, il penetra dans la chambre en balbutiant:

—C'a ete moins long que je n'aurais cru.

* * * * *

LE PARDON

[Illustration de J. ROY]

Elle avait ete elevee dans une de ces familles qui vivent enfermees en elles-memes, et qui semblent toujours loin de tout. Elles ignorent les evenements politiques, bien qu'on en cause a table; mais les changements de gouvernement se passent si loin, si loin, qu'on parle de cela comme d'un fait historique, comme de la mort de Louis XVI ou du debarquement de Napoleon.

Les moeurs se modifient, les modes se succedent. On ne s'en apercoit guere dans la famille calme ou l'on suit toujours les coutumes traditionnelles. Et si quelque histoire scabreuse se passe dans les environs, le scandale vient mourir au seuil de la maison. Seuls, le pere et la mere, un soir, echantent quelques mots la-dessus, mais a mi-voix, a cause des murs qui ont partout des oreilles. Et, discrettement, le pere dit:

—Tu as su cette terrible affaire dans la famille des Rivoil?

Et la mere repond:

—Qui aurait jamais cru cela? C'est affreux.

Les enfants ne se doutent de rien, et ils arrivent a l'age de vivre a leur tour, avec un bandeau sur les yeux et sur l'esprit, sans soupconner les dessous de l'existence, sans savoir qu'on ne pense pas comme on parle, et qu'on ne parle point comme on agit; sans savoir qu'il faut vivre en guerre avec tout le monde, ou du moins en paix armee, sans deviner qu'on est sans cesse trompe quand on est naif, joue quand on est sincere, maltraite quand on est bon.

Les uns vont jusqu'a la mort dans cet aveuglement de probite, de loyaute, d'honneur; tellement integres que rien ne leur ouvre les yeux.

Les autres, desabuses sans bien comprendre, trebuchent eperdus, desesperes, et meurent en se croyant les jouets d'une fatalite exceptionnelle, les victimes miserables d'evenements funestes et d'hommes particulierement criminels.

Les Savignol marierent leur fille Berthe a dix-huit ans. Elle epousa un jeune homme de Paris, Georges Baron, qui faisait des affaires a la Bourse. Il etait beau garcon, parlait bien, avec tous les dehors probes qu'il fallait; mais au fond du coeur, il se moquait un peu de ses beaux-parents attardes, qu'il appelait entre amis: "Mes chers fossiles".

Claire de Lune

Il appartenait a une bonne famille; et la jeune fille etait riche. Il l'emmena vivre a Paris.

Elle devint une de ces provinciales de Paris dont la race est nombreuse. Elle demeura ignorante de la grande ville, de son monde elegant, de ses plaisirs, de ses costumes, comme elle etait demeurée ignorante de la vie, de ses perfidies et de ses mysteres.

Enfermee en son menage, elle ne connaissait guere que sa rue, et quand elle s'aventurait dans un autre quartier, il lui semblait accomplir un voyage lointain en une ville inconnue et etrangere. Elle disait le soir:

—J'ai traverse les boulevards, aujourd'hui.

Deux ou trois fois par an, son mari l'emmenait au theatre. C'etaient des fetes dont le souvenir ne s'eteignait plus et dont on reparlait sans cesse.

Quelquefois, a table, trois mois apres, elle se mettait brusquement a rire, et s'ecriait:

—Te rappelles-tu cet acteur habille en general et qui imitait le chant du coq?

Toutes ses relations se bornaient a deux familles allies qui, pour elle, representaient l'humanite. Elle les designait en faisant precéder leur nom de l'article "les"—les Martinet et les Michelint.

Son mari vivait a sa guise, rentrant quand il voulait, parfois au jour levant, pretextant des affaires, ne se genant point, sur que jamais un soupcon n'effleurait cette ame candide.

Mais un matin elle recut une lettre anonyme.

Elle demeura eperdue, ayant le coeur trop droit pour comprendre l'infamie des denonciations, pour mepriser cette lettre dont l'auteur se disait inspire par l'interet de son bonheur, et la haine du mal, et l'amour de la verite.

On lui revelait que son mari avait, depuis deux ans, une maitresse, une jeune veuve, Mme Rosset, chez qui il passait toutes ses soirees.

Elle ne sut ni feindre, ni dissimuler, ni epier, ni ruser. Quand il revint pour dejeuner elle lui jeta cette lettre, en sanglotant, et s'enfuit dans sa chambre.

Il eut le temps de comprendre, de preparer sa reponse et il alla frapper a la porte de sa femme. Elle ouvrit aussitot, n'osant pas le regarder. Il souriait; il s'assit, l'attira sur ses genoux; et d'une voix douce, un peu moqueuse:

—Ma chere petite, j'ai en effet pour amie Mme Rosset, que je connais depuis dix ans et que j'aime beaucoup, j'ajouterai que je connais vingt autres familles dont je ne t'ai jamais parle, sachant que tu ne recherches pas le monde, les fetes et les relations nouvelles. Mais, pour en finir une fois pour toutes avec ces denonciations infames, je te prierai de t'habiller apres le dejeuner et nous irons faire une visite a cette jeune femme qui deviendra ton amie, je n'en doute pas."

Elle embrassa a pleins bras son mari; et, par une de ces curiosites feminines qui ne s'endorment plus une fois eveillees, elle ne refusa point d'aller voir cette inconnue qui lui demeurait, malgre tout, un peu suspecte. Elle sentait, par instinct, qu'un danger connu est presque evite.

Elle entra dans un petit appartement coquet, plein de bibelots, orne avec art, au quatrieme etage d'une belle maison. Au bout de cinq minutes d'attente dans un salon assombri par des tentures, des portieres, des rideaux

Claire de Lune

drapes gracieusement, une porte s'ouvrit et une jeune femme apparut, tres brune, petite, un peu grasse, etonnee et souriante.

Georges fit les presentations.

—Ma femme, Madame Julie Rosset.

La jeune veuve poussa un leger cri d'etonnement et de joie, et s'elanca, les deux mains ouvertes. Elle n'esperait point, disait-elle, avoir ce bonheur, sachant que Mme Baron ne voyait personne; mais elle etait si heureuse, si heureuse! Elle aimait tant Georges! (elle disait Georges tout court avec une fraternelle familiarite), qu'elle avait une envie folle de connaitre sa jeune femme et de l'aimer aussi.

Au bout d'un mois, les deux nouvelles amies ne se quittaient plus. Elles se voyaient chaque jour, souvent deux fois, et dinaient tous les soirs ensemble, tantot chez l'une, tantot chez l'autre. Georges maintenant ne sortait plus guere, ne pretextait plus d'affaires, adorant, disait-il, son coin du feu.

Enfin, un appartement s'etant trouve libre dans la maison habitee par Mme Rosset, Mme Baron s'empressa de le prendre pour se rapprocher et se reunir encore davantage.

Et, pendant deux annees entieres, ce fut une amitie sans un nuage, une amitie de coeur et d'ame, absolue, tendre, devouee, delicieuse. Berthe ne pouvait plus parler sans prononcer le nom de Julie qui representait pour elle la perfection.

Elle etait heureuse, d'un bonheur parfait, calme et doux.

Mais voici que Mme Rosset tomba malade. Berthe ne la quitta plus. Elle passait les nuits, se desolait; son mari lui-meme etait desespere.

Or, un matin, le medecin, en sortant de sa visite, prit a part Georges et sa femme, et leur annonca qu'il trouvait fort grave l'etat de leur amie.

Des qu'il fut parti, les jeunes gens atterres, s'assirent l'un en face de l'autre; puis, brusquement, se mirent a pleurer. Ils veillerent, la nuit, tous les deux ensemble aupres du lit; et Berthe, a tout instant, embrassait tendrement la malade, tandis que Georges, debout devant les pieds de sa couche, la contemplait silencieusement avec une persistance acharnee.

Le lendemain, elle allait plus mal encore.

Enfin, vers le soir, elle declara qu'elle se trouvait mieux, et, contraignit ses amis a redescendre chez eux pour diner.

Ils etaient tristement assis dans leur salle, sans guere manger, quand la bonne remit a Georges une enveloppe. Il l'ouvrit, lut, devint livide et, se levant, il dit a sa femme, d'un air etrange: "Attends-moi, il faut que je m'absente un instant, je serai de retour dans dix minutes. Surtout ne sors pas."

Et il courut dans sa chambre prendre son chapeau.

Berthe l'attendit, torturee par une inquietude nouvelle. Mais, docile en tout, elle ne voulait point remonter chez son amie avant qu'il fut revenu.

Claire de Lune

Comme il ne reparaisait pas, la pensee lui vint d'aller voir en sa chambre s'il avait pris ses gants, ce qui eut indique qu'il devait entrer quelque part.

Elle les apercut du premier coup d'oeil. Pres d'eux un papier froisse, gisait, jete la. Elle le reconnut aussitot, c'etait celui qu'on venait de remettre a Georges.

Et une tentation brulante, la premiere de sa vie, lui vint de lire, de savoir. Sa conscience revoltee luttait, mais la demangeaison d'une curiosite fouetee et douloureuse poussait sa main. Elle saisit le papier, l'ouvrit, reconnut aussitot l'écriture, celle de Julie, une écriture tremblee, au crayon. Elle lut: "Viens seul m'embrasser, mon pauvre ami, je vais mourir."

Elle ne comprit pas d'abord, et restait la stupide, frappee surtout par l'idee de mort. Puis, soudain, le tutoiement saisit sa pensee; et ce fut comme un grand eclair illuminant son existence, lui montrant toute l'infame verite, toute leur trahison, toute leur perfidie. Elle comprit leur longue astuce, leurs regards, sa bonne foi jouee, sa confiance trompee. Elle les revit l'un en face de l'autre, le soir sous l'abat-jour de sa lampe, lisant le meme livre, se consultant de l'oeil a la fin des pages.

Et, son coeur souleve d'indignation, meurtri de souffrance, s'abima dans un desespoir sans bornes.

Des pas retentirent; elle s'enfuit et s'enferma chez elle.

Son mari, bientot, l'appela.

—Viens vite. Mme Rosset va mourir.

Berthe parut sur sa porte et, la levre tremblante:

—Retournez seul aupres d'elle, elle n'a pas besoin de moi.

Il la regarda follement, abruti de chagrin, et il reprit:

—Vite, vite, elle meurt.

Berthe repondit:

—Vous aimeriez mieux que ce fut moi.

Alors il comprit peut-etre, et s'en alla, remontant pres de l'agonisante.

Il la pleura sans dissimulation, sans pudeur, indifferent a la douleur de sa femme qui ne lui parlait plus, ne le regardait plus, vivait seule muree dans le degout, dans une colere revoltee, et priait Dieu matin et soir.

Ils habitaient ensemble pourtant, mangeaient face a face, muets et desesperes.

Puis il s'apaisa peu a peu; mais elle ne lui pardonnait point.

Et la vie continua, dure pour tous les deux.

Pendant un an, ils demeurerent aussi etrangers l'un a l'autre que s'ils ne se fussent pas connus. Berthe faillit devenir folle.

Claire de Lune

Puis un matin etant partie des l'aurore, elle rentra vers huit heures portant en ses deux mains un enorme bouquet de roses, de roses blanches, toutes blanches.

Et elle fit dire a son mari qu'elle desirait lui parler.

Il vint inquiet, trouble.

—Nous allons sortir ensemble, lui dit-elle; prenez ces fleurs, elles sont trop lourdes pour moi.

Il prit le bouquet et suivit sa femme. Une voiture les attendait qui partit des qu'ils furent montes.

Elle s'arreta devant la grille du cimetiére. Alors Berthe, dont les yeux s'emplissaient de larmes, dit a Georges:—Conduisez-moi a sa tombe. Il tremblait sans comprendre, et il se mit a marcher devant, tenant toujours les fleurs en ses bras. Il s'arreta enfin devant un marbre blanc et le designa sans rien dire.

Alors elle lui reprit le grand bouquet et, s'agenouillant, le deposa sur les pieds du tombeau. Puis elle s'isola en une priere inconnue et suppliante!

Debout derriere elle, son mari, hante de souvenirs, pleurait.

Elle se releva et lui tendit les mains.

—Si vous voulez, nous serons amis, dit-elle.

* * * * *

LA LEGENDE DU MONT SAINT-MICHEL

[Illustration de GRASSET]

Je l'avais vu d'abord de Cancale ce chateau de fees plante dans la mer. Je l'avais vu confusement, ombre grise dressee sur le ciel brumeux.

Je le revis d'Avranches, au soleil couchant. L'immensite des sables etait rouge, l'horizon etait rouge, toute la baie demesuree etait rouge; seule, l'abbaye escarpee, poussee la-bas, loin de la terre, comme un manoir fantastique, stupefiante comme un palais de reve, invraisemblablement etrange et belle, restait presque noire dans les pourpres du jour mourant.

J'allai vers elle le lendemain des l'aube, a travers les sables, l'oeil tendu sur ce bijoux monstrueux, grand comme une montagne, cisele comme un camee et vapoureux comme une mousseline. Plus j'approchais, plus je me sentais souleve d'admiration, car rien au monde peut-etre n'est plus etonnant et plus parfait.

Et j'errai, surpris comme si j'avais decouvert l'habitation d'un dieu a travers ces salles portees par des colonnes legeres ou pesantes, a travers ces couloirs perces a jour, levant mes yeux emerveilles sur ces clochetons qui semblent des fusees parties vers le ciel et sur tout cet emmelement incroyable de tourelles, de gargouilles, d'ornements sveltes et charmants, feu d'artifice de pierre, dentelle de granit, chef-d'oeuvre d'architecture colossale et delicate.

Comme je restais en extase, un paysan bas-normand m'aborda et me raconta l'histoire de la grande querelle de saint Michel avec le diable.

Claire de Lune

Un sceptique de genie a dit: "Dieu a fait l'homme a son image, mais l'homme le lui a bien rendu."

Ce mot est d'une eternelle verite et il serait fort curieux de faire dans chaque continent l'histoire de la divinite locale, ainsi que l'histoire des saints patrons dans chacune de nos provinces. Le negre a des idoles ferores, mangeuses d'hommes; le mahometan polygame peuple son paradis de femmes; les Grecs, en gens pratiques, avaient divinise toutes les passions.

Chaque village de France est place sous l'invocation d'un saint protecteur, modifie a l'image des habitants.

Or, saint Michel veille sur la Basse-Normandie, saint Michel, l'ange radieux et victorieux, le porte-glaive, le heros du ciel, le triomphant, le dominateur de Satan.

Mais voici comment le Bas-Normand, ruse, cauteleux, sournois et chicanier, comprend et raconte la lutte du grand saint avec le diable.

Pour se mettre a l'abri des mechancetes du demon, son voisin, saint Michel construisit lui-meme, en plein ocean, cette habitation digne d'un archange; et, seul, en effet, un pareil saint pouvait se creer une semblable residence.

Mais, comme il redoutait encore les approches du Malin, il entoura son domaine de sables mouvants plus perfides que la mer.

Le diable habitait une humble chaumiere sur la cote; mais il possedait les prairies baignees d'eau salee, les belles terres grasses ou poussent les recoltes lourdes, les riches vallees et les coteaux feconds de tout le pays; tandis que le saint ne regnait que sur les sables. De sorte que Satan etait riche, et saint Michel etait pauvre comme un gueux.

Apres quelques annees de jeune, le saint s'ennuya de cet etat de choses et pensa a passer un compromis avec le diable; mais la chose n'etait guere facile, Satan tenant a ses moissons.

Il reflechit pendant six mois; puis, un matin, il s'achemina vers la terre. Le demon mangeait la soupe devant sa porte quand il apercut le saint; aussitot il se precipita a sa rencontre, baisa le bas de sa manche, le fit entrer et lui offrit de se rafraichir.

Apres avoir bu une jatte de lait, saint Michel prit la parole:

—Je suis venu pour te proposer une bonne affaire.

Le diable, candide et sans defiance, repondit:

—Ca me va.

—Voici. Tu me cederas toutes tes terres.

Satan, inquiet, voulut parler:

—Mais ...

Le saint reprit:

Claire de Lune

—Ecoute d'abord. Tu me cederas toutes tes terres. Je me chargerai de l'entretien, du travail, des labourages, des semences, du fumage, de tout enfin, et nous partagerons la récolte par moitié. Est-ce dit?

Le diable, naturellement paresseux, accepta.

Il demanda seulement en plus quelques-uns de ces délicieux surmulets qu'on pêche autour du mont solitaire. Saint Michel promit les poissons.

Ils se taperent dans la main, cracherent de cote pour indiquer que l'affaire etait faite, et le saint reprit:

—Tiens, je ne veux pas que tu aies a te plaindre de moi. Choisis ce que tu preferes: la partie des recoltes qui sera sur terre ou celle qui restera dans la terre.

Satan s'ecria:

—Je prends celle qui sera sur terre.

—C'est entendu, dit le saint.

Et il s'en alla.

Or, six mois apres, dans l'immense domaine du diable, on ne voyait que des carottes, des navets, des oignons, des salsifis, toutes les plantes dont les racines grasses sont bonnes et savoureuses, et dont la feuille inutile sert tout au plus a nourrir les betes.

Satan n'eut rien et voulut rompre le contrat, traitant saint Michel de “malicieux”.

Mais le saint avait pris gout a la culture; il retourna retrouver le diable:

—Je t'assure que je n'y ai point pense du tout; ca s'est trouve comme ca; il n'y a point de ma faute. Et, pour te dedommager, je t'offre de prendre, cette annee, tout ce qui se trouvera sous terre.

—Ca me va, dit Satan.

Au printemps suivant, toute l'etendue des terres de l'Esprit du Mal etait couverte de bles epais, d'avoines grosses comme des clochetons, de lins, de colzas magnifiques, de trefles rouges, de pois, de choux, d'artichauts, de tout ce qui s'epanouit au soleil en graines ou en fruits.

Satan n'eut encore rien et se facha tout a fait.

Il reprit ses pres et ses labours et resta sourd a toutes les ouvertures nouvelles de son voisin.

Une annee entiere s'ecoula. Du haut de son manoir isole, saint Michel regardait la terre lointaine et feconde, et voyait le diable dirigeant les travaux, rentrant les recoltes, battant ses grains. Et il rageait, s'exasperant de son impuissance. Ne pouvant plus duper Satan, il resolut de s'en venger, et il alla le prier a diner pour le lundi suivant.

—Tu n'as pas ete heureux dans tes affaires avec moi, disait-il, je le sais; mais je ne veux pas qu'il reste de rancune entre nous, et je compte que tu viendras diner avec moi. Je te ferai manger de bonnes choses.

Claire de Lune

Satan, aussi gourmand que paresseux, accepta bien vite. Au jour dit, il revêtit ses plus beaux habits et prit le chemin du Mont.

Saint Michel le fit asseoir a une table magnifique. On servit d'abord un vol-au-vent plein de cretes et de rognons de coq, avec des boulettes de chair a saucisse, puis deux gros surmulets a la creme, puis une dinde blanche pleine de marrons confits dans du vin, puis un gigot de pre-sale, tendre comme du gateau; puis des legumes qui fondaient dans la bouche et de la bonne galette chaude, qui fumait en repandant un parfum de beurre.

On but du cidre pur, mousseux et sucre, et du vin rouge et capiteux, et, apres chaque plat, on faisait un trou avec de vieille eau-de-vie de pommes.

Le diable but et mangea comme un coffre, tant et si bien qu'il se trouva gene.

Alors saint Michel, se levant formidable, s'ecria d'une voix de tonnerre:

—Devant moi! devant moi, canaille! Tu oses... devant moi...

Satan eperdu s'enfuit, et le saint, saisissant un baton, le poursuivit.

Ils couraient par les salles basses, tournant autour des piliers, montaient les escaliers aeriens, galopaient le long des corniches, sautaient de gargouille en gargouille. Le pauvre demon, malade a fendre l'ame, fuyait, souillant la demeure du saint. Il se trouva enfin sur la derniere terrasse, tout en haut, d'ou l'on decouvre la baie immense avec ses villes lointaines, ses sables et ses paturages. Il ne pouvait echapper plus longtemps; et le saint, lui jetant dans le dos un coup de pied furieux, le lanca comme une balle a travers l'espace.

Il fila dans le ciel ainsi qu'un javelot, et s'en vint tomber lourdement devant la ville de Mortain. Les cornes de son front et les griffes de ses membres entrerent profondement dans le rocher, qui garde pour l'eternite les traces de cette chute de Satan.

Il se releva boiteux, estropie jusqu'a la fin des siecles; et, regardant au loin le Mont fatal, dresse comme un pic dans le soleil couchant, il comprit bien qu'il serait toujours vaincu dans cette lutte inegale, et il partit en trainant la jambe, se dirigeant vers des pays eloignes, abandonnant a son ennemi, ses champs, ses plaines, ses coteaux, ses vallees et ses pres.

Et voila comment saint Michel, patron des Normands, vainquit le diable.

Un autre peuple avait reve autrement cette bataille.

* * * * *

UNE VEUVE

[Illustration d'ARCOS]

C'etait pendant la saison des chasses, dans le chateau de Banneville. L'automne etait pluvieux et triste. Les feuilles rouges, au lieu de craquer sous les pieds, pourrissaient dans les ornieres, sous les lourdes averses.

La foret, presque depouillee, etait humide comme une salle de bains. Quand on entrait dedans, sous les grands arbres fouettes par les grains, une odeur moisie, une buée d'eau tombee, d'herbes trempees, de terre mouillee, vous enveloppait et les tireurs, courbes sous cette inondation continue, et les chiens mornes, la queue basse et

Claire de Lune

le poil colle sur les cotes, et les jeunes chasseresses en leur taille de drap collante et traversee de pluie, rentraient chaque soir las de corps et d'esprit.

Dans le grand salon, apres diner, on jouait au loto, sans plaisir, tandis que le vent faisait sur les volets des poussees bruyantes et lancait les vieilles girouettes en des tournoiements de toupie. On voulut alors conter des histoires, comme il est dit en des livres; mais personne n'inventait rien d'amusant. Les chasseurs narraient des aventures a coups de fusil, des boucheries de lapins; et les femmes se creusaient la tete sans y decouvrir jamais l'imagination de Scheherazade.

On allait encore renoncer a ce divertissement, quand une jeune femme, en jouant, sans y penser, avec la main d'une vieille tante restee fille, remarqua une petite bague faite avec des cheveux blonds, qu'elle avait vue souvent sans jamais y reflechir.

Alors, en la faisant rouler doucement autour du doigt, elle demanda: "Dis donc, tante, qu'est-ce que c'est que cette bague? On dirait des cheveux d'enfant..." La vieille demoiselle rougit, palit; puis, d'une voix tremblante: "C'est si triste, si triste, que je n'en veux jamais parler. Tout le malheur de ma vie vient de la. J'etais toute jeune alors, et le souvenir m'est reste si douloureux que je pleure chaque fois en y pensant."

On voulut aussitot connaitre l'histoire, mais la tante refusait de la dire; on finit enfin par la prier tant qu'elle se decida.

"Vous m'avez souvent entendu parler de la famille de Santeze, eteinte aujourd'hui. J'ai connu les trois derniers hommes de cette maison. Ils sont morts tous les trois de la meme facon; voici les cheveux du dernier. Il avait treize ans quand il s'est tue pour moi. Cela vous parait etrange, n'est-ce pas?"

"Oh! c'etait une race singuliere, des fous, si l'on veut, mais des fous charmants, des fous par amour. Tous, de pere en fils, avaient des passions violentes, de grands elans de tout leur etre qui les poussaient aux choses les plus exaltees, aux deuements fanatiques, meme aux crimes. C'etait en eux, cela, ainsi que la devotion ardente est dans certaine ames. Ceux qui se font trappistes n'ont pas la meme nature que les coureurs de salon. On disait dans la parente: "Amoureux comme un Santeze." Rien qu'a les voir, on le devinait. Ils avaient tous les cheveux boucles, bas sur le front, la barbe frisee, et des yeux larges, larges, dont le rayon entrait dans vous, et vous troublait sans qu'on sut pourquoi.

"Le grand-pere de celui dont voici le seul souvenir, apres beaucoup d'aventures, et des duels et des enlevements de femmes, devint passionnement epris, vers soixante-cinq ans, de la fille de son fermier. Je les ai connus tous les deux. Elle etait blonde, pale, distinguee, avec un parler lent, une voix molle et un regard si doux, si doux, qu'on l'aurait dit d'une madone. Le vieux seigneur la prit chez lui, et il fut bientot si captive qu'il ne pouvait se passer d'elle une minute. Sa fille et sa belle-fille, qui habitaient le chateau, trouvaient cela naturel, tant l'amour etait de tradition dans la maison. Quand il s'agissait de passion, rien ne les etonnait, et, si l'on parlait devant elles de penchants contraires, d'amants desunis, meme de vengeance apres des trahisons, elles disaient toutes les deux, du meme ton desole: "Oh! comme il (ou elle) a du souffrir pour en arriver la". Rien de plus. Elles s'apitoyaient sur les drames du coeur et ne s'en indignaient jamais, meme quand ils etaient criminels.

"Or, un automne, un jeune homme, M. de Gradelle, invite pour la chasse, enleva la jeune fille.

"M. de Santeze resta calme, comme s'il ne s'etait rien passe; mais, un matin, on le trouva pendu dans le chenil, au milieu des chiens.

"Son fils mourut de la meme facon, dans un hotel, a Paris, pendant un voyage qu'il y fit en 1841, apres avoir ete trompe par une chanteuse de l'Opera.

Claire de Lune

“Il laissait un enfant age de douze ans, et une veuve, la soeur de ma mere. Elle vint avec le petit habiter chez mon pere, dans notre terre de Bertillon. J'avais alors dix-sept ans.

“Vous ne pouvez vous figurer quel etonnant et precoce enfant etait ce petit Santeze. On eut dit que toutes les facultes de tendresse, que toutes les exaltations de sa race etaient retombees sur celui-la, le dernier. Il revait toujours et se promenait seul, pendant des heures, dans une grande allée d'ormes allant du chateau jusqu'au bois. Je regardais de ma fenetre ce gamin sentimental, qui marchait a pas graves, les mains derriere le dos, le front penche, et, parfois, s'arretait pour lever les yeux comme s'il voyait et comprenait, et ressentait des choses qui n'etaient point de son age.

“Souvent, apres le diner, par les nuits claires, il me disait: “Allons rever, cousine...” Et nous partions ensemble dans le parc. Il s'arretait brusquement devant les clairieres ou flottait cette vapeur blanche, cette ouate dont la lune garnit les eclaircies des bois; et il me disait, en me serrant la main: “Regarde ca, regarde ca. Mais tu ne me comprends pas, je le sens. Si tu comprenais, nous serions heureux. Il faut aimer pour savoir.” Je riais et je l'embrassais, ce gamin, qui m'adorait a en mourir.

“Souvent aussi, apres le diner, il allait s'asseoir sur les genoux de ma mere: “Allons, tante, lui disait-il, raconte-nous des histoires d'amour.” Et ma mere, par plaisanterie, lui disait toutes les legendes de sa famille, toutes les aventures passionnees de ses peres; car on en citait des mille et des mille, de vraies et de fausses. C'est leur reputation qui les a tous perdus, ces hommes; ils se montaient la tete et se faisaient gloire ensuite de ne point laisser mentir la renommee de leur maison.

“Il s'exaltait, le petit, a ces recits tendres ou terribles, et parfois il battait des mains en repetant: “Moi aussi, moi aussi, je sais aimer mieux qu'eux tous!”

“Alors il me fit la cour, une cour timide et profondement tendre dont on riait, tant c'etait drole. Chaque matin, j'avais des fleurs cueillies par lui, et, chaque soir, avant de remonter dans sa chambre, il me baisait la main en murmurant: “Je t'aime!”

“Je fus coupable, bien coupable, et j'en pleure encore sans cesse, et j'en ai fait penitence toute ma vie; et je suis restee vieille fille, ou plutot non, je suis restee comme fiancee-veuve, veuve de lui. Je m'amusai de cette tendresse puerile, je l'excitais meme; je fus coquette, seduisante, comme aupres d'un homme, caressante et perfide. J'affolai cet enfant. C'etait un jeu pour moi, et un divertissement joyeux pour sa mere et pour la mienne. Il avait douze ans! Songez! qui donc aurait pris au serieux cette passion d'atome? Je l'embrassais tant qu'il voulait; je lui ecrivis meme des billets doux que lisaient nos meres; et il me repondait des lettres, des lettres de feu, que j'ai gardees. Il croyait secreta notre intimite d'amour, se jugeant un homme. Nous avions oublie qu'il etait un Santeze!

“Cela dura pres d'un an. Un soir, dans le parc, il s'abattit a mes genoux et, baisant le bas de ma robe avec un elan furieux, il repetait: “Je t'aime, je t'aime, je t'aime a en mourir. Si tu me trompes jamais, entends-tu, si tu m'abandonnes pour un autre, je ferai comme mon pere...” Et il ajouta d'une voix profonde a donner un frisson: “Tu sais ce qu'il a fait!”

“Puis, comme je restais interdite, il se releva, et se dressant sur la pointe des pieds pour arriver a mon oreille, car j'etais bien plus grande que lui, il modula mon nom, mon petit nom: “Genevieve!” d'un ton si doux, si joli, si tendre, que j'en frissonnai jusqu'aux pieds.

“Je balbutiais: “Rentrons, rentrons!” Il ne dit plus rien et me suivit; mais, comme nous allions gravir les marches du perron, il m'arreta: “Tu sais, si tu m'abandonnes, je me tue.”

Claire de Lune

“Je compris, cette fois, que j'avais ete trop loin, et je devins reservee. Comme il m'en faisait, un jour, des reproches, je repondis: “Tu es maintenant trop grand pour plaisanter, et trop jeune pour un amour serieux. J'attends.”

“Je m'en croyais quitte ainsi.

“On le mit en pension a l'automne. Quand il revint, l'ete suivant, j'avais un fiance. Il comprit tout de suite et garda pendant huit jours un air si reflechi que je demeurais tres inquiete.

“Le neuvieme jour, au matin, j'aperçus, en me levant, un petit papier glisse sous ma porte. Je le saisis, je l'ouvris, je lus. “Tu m'as abandonne; et tu sais ce que je t'ai dit. C'est ma mort que tu as ordonnee. Comme je ne veux pas etre trouve par un autre que par toi, viens dans le parc, juste a la place ou je t'ai dit, l'an dernier, que je t'aimais, et regarde en l'air.”

“Je me sentais devenir folle. Je m'habillai vite et vite, et je courus, je courus a tomber epuisee, jusqu'a l'endroit designe.

Sa petite casquette de pension etait par terre, dans la boue. Il avait plu toute la nuit. Je levai les yeux et j'aperçus quelque chose qui se berçait dans les feuilles, car il faisait du vent, beaucoup de vent.

“Je ne sais plus, apres ca, ce que j'ai fait. J'ai du hurler d'abord, m'evanouir peut-etre, et tomber, puis courir au chateau. Je repris ma raison dans mon lit, avec ma mere a mon chevet.

“Je crus que j'avais reve tout cela dans un affreux delire. Je balbutiai: “Et lui, lui, Gontran?...” On ne me repondit pas. C'etait vrai.

“Je n'osai pas le revoir; mais je demandai une longue meche de ses cheveux blonds. La... la... voici...”

Et la vieille demoiselle tendait sa main tremblante dans un geste desesperé.

Puis elle se moucha plusieurs fois, s'essuya les yeux et reprit: “J'ai rompu mon mariage... sans dire pourquoi... Et je... je suis restee toujours... la... la veuve de cet enfant de treize ans.” Puis sa tete tomba sur sa poitrine et elle pleura longtemps des larmes pensives.

Et, comme on gagnait les chambres pour dormir, un gros chasseur dont elle avait trouble la quietude souffla dans l'oreille de son voisin:

—N'est-ce pas malheureux d'etre sentimental a ce point-la!

* * * * *

MADemoiselle Cocotte

[Illustration de RENOUARD]

Nous allions sortir de l'Asile quand j'aperçus dans un coin de la cour un grand homme maigre qui faisait obstinement le simulacre d'appeler un chien imaginaire. Il criait, d'une voix douce, d'une voix tendre: “Cocotte, ma petite Cocotte, viens ici, Cocotte, viens ici, ma belle”, en tapant sur sa cuisse comme on fait pour attirer les betes. Je demandai au medecin:—Qu'est-ce que celui-la? Il me repondit:—Oh! celui-la n'est pas interessant. C'est un cocher, nomme Francois, devenu fou apres avoir noye son chien.

Claire de Lune

J'insistai:—Dites—moi donc son histoire. Les choses les plus simples, les plus humbles, sont parfois celles qui nous mordent le plus au coeur.

Et voici l'aventure de cet homme qu'on avait sue tout entiere par un palefrenier, son camarade.

Dans la banlieue de Paris vivait une famille de bourgeois riches. Ils habitaient une elegante villa au milieu d'un parc, au bord de la Seine. Le cocher etait ce Francois, gars de campagne, un peu lourdaud, bon coeur, niais, facile a duper.

Comme il rentrait un soir chez ses maitres, un chien se mit a le suivre. Il n'y prit point garde d'abord; mais l'obstination de la bete a marcher sur ses talons le fit bientot se retourner. Il regarda s'il connaissait ce chien.—Non, il ne l'avait jamais vu.

C'etait une chienne d'une maigreur affreuse, avec de grandes mamelles pendantes. Elle trottaient derriere l'homme d'un air lamentable et affame, la queue entre les pattes, les oreilles collees contre la tete, et s'arretait quand il s'arretait, repartant quand il repartait.

Il voulait chasser ce squelette de bete et cria: “Va—t'en. Veux—tu bien te sauver.—Hou! hou!” Elle s'eloigna de quelques pas et se planta sur son derriere, attendant; puis, des que le cocher se remit en marche, elle repartit derriere lui.

Il fit semblant de ramasser des pierres. L'animal s'enfuit un peu plus loin avec un grand ballotement de ses mamelles flasques; mais il revint aussitot que l'homme eut tourne le dos.

Alors le cocher Francois, pris de pitie, l'appela. La chienne s'approcha timidement, l'echine pliee en cercle, et toutes les cotes soulevant la peau. L'homme caressa ces os saillants, et, tout emu par cette misere de bete: “Allons, viens”, dit—il. Aussitot elle remua la queue, se sentant accueillie, adoptee, et, au lieu de rester dans les mollets de son nouveau maitre, elle se mit a courir devant lui.

Il l'installa sur la paille dans son ecurie; puis il courut a la cuisine chercher du pain. Quand elle eut mange tout son soul, elle s'endormit, couchee en rond.

Le lendemain, les maitres, avertis par leur cocher, permirent qu'il gardat l'animal. C'etait une bonne bete, caressante et fidele, intelligente et douce.

Mais, bientot, on lui reconnut un defaut terrible. Elle etait enflammee d'amour d'un bout a l'autre de l'annee. Elle eut fait, en quelque temps, la connaissance de tous les chiens de la contree qui se mirent a roder autour d'elle jour et nuit. Elle leur partageait ses faveurs avec une indifferance de fille, semblait au mieux avec tous, trainait derriere elle une vraie meute composee des modeles les plus differents de la race aboyante, les uns gros comme le poing, les autres grands comme des anes. Elle les promenait par les routes en des courses interminables, et quand elle s'arretait pour se reposer sur l'herbe ils faisaient cercle autour d'elle, et la contemplaient la langue tiree.

Les gens du pays la consideraient comme un phenomene; jamais on n'avait vu pareille chose. Le veterinaire n'y comprenait rien.

Quand elle etait rentree, le soir, en son ecurie, la foule des chiens faisait le siege de la propriete. Ils se faufilaient par toutes les issues de la haie vive qui cloturait le parc, devastaient les plates—bandes, arrachaient les fleurs, creusaient des trous dans les corbeilles, exasperant le jardinier. Et ils hurlaient des nuits entieres autour du batiment ou logeait leur amie, sans que rien les decidat a s'en aller.

Claire de Lune

Dans le jour, ils penetraient jusque dans la maison. C'était une invasion, une plaie, un desastre. Les maitres rencontraient a tout moment dans l'escalier et jusque dans les chambres des petits roquets jaunes a queue empanachee, des chiens de chasse, des bouledogues, des loups-loups rodeurs a poil sale, vagabonds sans feu ni lieu, des terre-neuve enormes qui faisaient fuir les enfants.

On vit alors dans le pays des chiens inconnus a dix lieues a la ronde, venus on ne sait d'ou, vivant on ne sait comment, et qui disparaissaient ensuite.

Cependant Francois adorait Cocotte. Il l'avait nommee Cocotte, sans malice, bien qu'elle meritat son nom; et il repetait sans cesse: "Cette bete-la, c'est une personne. Il ne lui manque que la parole."

Il lui avait fait confectionner un collier magnifique en cuir rouge qui portait ces mots graves sur une plaque de cuivre: "Mademoiselle Cocotte, au cocher Francois."

Elle etait devenue enorme. Autant elle avait ete maigre, autant elle etait obese, avec un ventre gonfle sous lequel pendillaient toujours ses longues mamelles ballottantes. Elle avait engraisse tout d'un coup et elle marchait maintenant avec peine, les pattes ecartees a la facon des gens trop gros, la gueule ouverte pour souffler, extenuée aussitot qu'elle avait essaye de courir.

Elle se montrait d'ailleurs d'une fecondite phenoménale, toujours pleine presque aussitot que delivree, donnant le jour quatre fois l'an a un chapelet de petits animaux appartenant a toutes les varietes de la race canine. Francois, apres avoir choisi celui qu'il lui laissait pour "passer son lait," ramassait les autres dans son tablier d'ecurie et allait, sans apitoiement, les jeter a la riviere.

Mais bientot la cuisiniere joignit ses plaintes a celles du jardinier. Elle trouvait des chiens jusque sous son fourneau, dans le buffet, dans la soupente au charbon, et ils volaient tout ce qu'ils rencontraient.

Le maitre, impatient, ordonna a Francois de se debarrasser de Cocotte. L'homme desole chercha a la placer. Personne n'en voulut. Alors il se resolut a la perdre, et il la confia a un voiturier qui devait l'abandonner dans la campagne de l'autre cote de Paris, apres de Joinville-le-Pont.

Le soir meme, Cocotte etait revenue.

Il fallait prendre un grand parti. On la livra, moyennant cinq francs, a un chef de train allant au Havre. Il devait la lacher a l'arrivee.

Au bout de trois jours, elle rentrait dans son ecurie, harassee, efflanquee, ecorchee, n'en pouvant plus.

Le maitre, apitoye, n'insista pas.

Mais les chiens revinrent bientot plus nombreux et plus acharnes que jamais. Et comme on donnait, un soir, un grand diner, une poularde truffee fut emportee par un dogue, au nez de la cuisiniere qui n'osa pas la lui disputer.

Le maitre, cette fois, se facha tout a fait, et, ayant appele Francois, il lui dit avec colere: "Si vous ne me flanquez pas cette bete a l'eau avant demain matin, je vous fiche a la porte, entendez-vous?"

L'homme fut atterre, et il remonta dans sa chambre pour faire sa malle, preferant quitter sa place. Puis il reflechit qu'il ne pourrait entrer nulle part tant qu'il trainerait derriere lui cette bete incommode; il songea qu'il etait dans une bonne maison, bien paye, bien nourri; il se dit que vraiment un chien ne valait pas ca; il s'excita au nom de ses propres interets; et il finit par prendre resolument le parti de se debarrasser de Cocotte au point

du jour.

Il dormit mal, cependant. Des l'aube, il fut debout et, s'emparant d'une forte corde, il alla chercher la chienne. Elle se leva lentement, se secoua, etira ses membres et vint feter son maitre.

Alors le courage lui manqua, et il se mit a l'embrasser avec tendresse, flattant ses longues oreilles, la baisant sur le museau, lui prodiguant tous les noms tendres qu'il savait.

Mais une horloge voisine sonna six heures. Il ne fallait plus hesiter. Il ouvrit la porte: "Viens," dit-il. La bete remua la queue, comprenant qu'on allait sortir.

Ils gagnerent la berge, et il choisit une place ou l'eau semblait profonde. Alors il noua un bout de la corde au beau collier de cuir, et ramassant une grosse pierre, il l'attacha a l'autre bout. Puis il saisit Cocotte dans ses bras et la baisa furieusement comme une personne qu'on va quitter. Il la tenait serree sur sa poitrine, la bercait, l'appelait "ma belle Cocotte, ma petite Cocotte," et elle se laissait faire en grognant de plaisir.

Dix fois il la voulut jeter, et toujours le coeur lui manquait.

Mais brusquement il se decida, et de toute sa force il la lanca le plus loin possible. Elle essaya d'abord de nager, comme elle faisait lorsqu'on la baignait, mais sa tete, entrainee par la pierre, plongeait coup sur coup; et elle jetait a sou maitre des regards eperdus, des regards humains, en se debattant comme une personne qui se noie. Puis tout l'avant du corps s'enfonca, tandis que les pattes de derriere s'agitaient follement hors de l'eau; puis elles disparurent aussi.

Alors, pendant cinq minutes, des bulles d'air vinrent crever a la surface comme si le fleuve se fut mis a bouillonner; et Francois, hagard, affole, le coeur palpitant, croyait voir Cocotte se tordant dans la vase; et il se disait, dans sa simplicite de paysan: "Qu'est-ce qu'elle pense de moi, a c'theure, c'te bete?"

Il faillit devenir idiot; il fut malade pendant un mois; et, chaque nuit, il revait de sa chienne; il la sentait qui lechait ses mains; il l'entendait aboyer. Il fallut appeler un medecin. Enfin il alla mieux; et ses maitres, vers la fin de juin, l'emmenèrent dans leur propriete de Biessard, pres de Rouen.

La encore il etait au bord de la Seine. Il se mit a prendre des bains. Il descendait chaque matin avec le palefrenier, et ils traversaient le fleuve a la nage.

Or, un jour, comme ils s'amusaient a batifoler dans l'eau, Francois cria soudain a son camarade:

—Regarde celle-la qui s'amene. Je vas t'en faire gouter une cotelette.

C'etait une charogne enorme, gonflee, pelee, qui s'en venait, les pattes en l'air en suivant le courant.

Francois s'en approcha en faisant des brasses; et, continuant ses plaisanteries:

—Cristi! elle n'est pas fraiche. Quelle prise! mon vieux. Elle n'est pas maigre non plus.

Et il tournait autour, se maintenant a distance de l'enorme bete en putrefaction.

Puis, soudain, il se tut et il la regarda avec une attention singuliere; puis il s'approcha encore comme pour la toucher, cette fois. Il examinait fixement le collier; puis il avanca le bras, saisit le cou, fit pivoter la charogne, l'attira tout pres de lui, et lut sur le cuivre verdi qui restait adherent au cuir decolore: "Mademoiselle Cocotte, au cocher Francois."

Claire de Lune

La chienne morte avait retrouve son maitre a soixante lieues de leur maison!

Il poussa un cri epouvantable et il se mit a nager de toute sa force vers la berge, en continuant a hurler; et, des qu'il eut atteint la terre, il se sauva eperdument, tout nu, par la campagne. Il etait fou!

* * * * *

LES BIJOUX

[Illustration de TIRADO]

M. Lantin ayant rencontre cette jeune fille, dans une soiree, chez son sous-chef de bureau, l'amour l'enveloppa comme un filet.

C'etait la fille d'un percepteur de province, mort depuis plusieurs annees. Elle etait venue ensuite a Paris avec sa mere, qui frequentait quelques familles bourgeoises de son quartier dans l'espoir de marier la jeune personne. Elles etaient pauvres et honorables, tranquilles et douces. La jeune fille semblait le type absolu de l'honnete femme a laquelle le jeune homme sage reve de confier sa vie. Sa beaute modeste avait un charme de pudeur angelique, et l'imperceptible sourire qui ne quittait point ses levres semblait un reflet de son coeur.

Tout le monde chantait ses louanges; tous ceux qui la connaissaient repetaient sans fin: "Heureux celui qui la prendra. On ne pourrait trouver mieux."

M. Lantin, alors commis municipal au ministere de l'interieur, aux appointements annuels de trois mille cinq cents francs, la demanda en mariage et l'epousa.

Il fut avec elle invraisemblablement heureux. Elle gouverna sa maison avec une economie si adroite qu'ils semblaient vivre dans le luxe. Il n'etait point d'attentions, de delicatesses, de chateries qu'elle n'eut pour son mari; et la seduction de sa personne etait si grande que, six ans apres leur rencontre, il l'aimait plus encore qu'aux premiers jours.

Il ne blamait en elle que deux gouts, celui du theatre et celui des bijouteries fausses.

Ses amies (elle connaissait quelques femmes de modestes fonctionnaires) lui procuraient a tous moments des loges pour les pieces en vogue, meme pour les premieres representations; et elle trainait bon gre, mal gre, son mari a ces divertissements qui le fatiguaient affreusement apres sa journee de travail. Alors il la supplia de consentir a aller au spectacle avec quelque dame de sa connaissance qui la ramenerait ensuite. Elle fut longtemps a ceder, trouvant peu convenable cette maniere d'agir. Elle s'y decida enfin par complaisance, et il lui en sut un gre infini.

Or, ce gout pour le theatre fit bientot naitre en elle le besoin de se parer. Ses toilettes demeuraient toutes simples, il est vrai, de bon gout toujours, mais modestes; et sa grace douce, sa grace irresistible, humble et souriante, semblait acquerir une saveur nouvelle de la simplicité de ses robes, mais elle prit l'habitude de pendre a ses oreilles deux gros cailloux du Rhin qui simulaient des diamants, et elle portait des colliers en perles fausses, des bracelets en similor, des peignes agrementés de verroteries variees jouant les pierres fines.

Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, repetait souvent: "Ma chere, quand on n'a pas le moyen de se payer des bijoux veritables, on ne se montre paree que de sa beaute et de sa grace, voila encore les plus rares joyaux."

Claire de Lune

Mais elle souriait doucement et repetait: “Que veux-tu? J'aime ca. C'est mon vice. Je sais bien que tu as raison; mais on ne se refait pas. J'aurais adore les bijoux, moi!”

Et elle faisait rouler dans ses doigts les colliers de perles, miroiter les facettes des cristaux tailles en repetant: “Mais regarde donc comme c'est bien fait. On jurerait du vrai.”

Il souriait a son tour en declarant: “Tu as des gouts de Bohemienne.”

Quelquefois, le soir, quand ils demeuraient en tete-a-tete au coin du feu, elle apportait sur la table ou ils prenaient le the la boite de maroquin ou elle enfermaient la “pacotille”, selon le mot de M. Lantin; et elle se mettait a examiner ces bijoux imites avec une attention passionnee, comme si elle eut savoure quelque jouissance secrete et profonde; et elle s'obstinait a passer un collier au cou de son mari pour rire ensuite de tout son coeur en s'ecriant: “Comme tu es drole!” Puis elle se jetait dans ses bras et l'embrassait eperdument.

Comme elle avait ete a l'Opera, une nuit d'hiver, elle rentra toute frissonnante de froid. Le lendemain elle toussait. Huit jours plus tard elle mourait d'une fluxion de poitrine.

Lantin faillit la suivre dans la tombe. Son desespoir fut si terrible que ses cheveux devinrent blancs en un mois. Il pleurait du matin au soir, l'ame dechiree d'une souffrance intolerable, hante par le souvenir, par le sourire, par la voix, par tout le charme de la morte.

Le temps n'apaisa point sa douleur. Souvent pendant les heures du bureau, alors que les collegues s'en venaient causer un peu des choses du jour, on voyait soudain ses joues se gonfler, son nez se plisser, ses yeux s'emplir d'eau; il faisait une grimace affreuse et se mettait a sangloter.

Il avait garde intacte la chambre de sa compagne ou il s'enfermait tous les jours pour penser a elle; et tous les meubles, ses vetements memes demeuraient a leur place, comme ils se trouvaient au dernier jour.

Mais la vie se faisait dure pour lui. Ses appointements qui, entre les mains de sa femme, suffisaient a tous les besoins du menage devenaient, a present, insuffisants pour lui tout seul. Et il se demandait avec stupeur comment elle avait su s'y prendre pour lui faire boire toujours des vins excellents et manger des nourritures delicates qu'il ne pouvait plus se procurer avec ses modestes ressources.

Il fit quelques dettes et courut apres l'argent a la facon des gens reduits aux expedients. Un matin enfin, comme il se trouvait sans un sou, une semaine entiere avant la fin du mois, il songea a vendre quelque chose; et tout de suite la pensee lui vint de se defaire de la “pacotille” de sa femme, car il avait garde au fond du coeur une sorte de rancune contre ces “trompe-l'oeil” qui l'irritaient autrefois. Leur vue meme, chaque jour, lui gatait un peu le souvenir de sa bien-aimee.

Il chercha longtemps dans le tas de clinquant qu'elle avait laisse, car jusqu'aux derniers jours de sa vie elle en avait achete obstinement, rapportant presque chaque soir un objet nouveau, et il se decida pour le grand collier qu'elle semblait preferer, et qui pouvait bien valoir, pensait-il, six ou huit francs, car il etait vraiment d'un travail tres soigne pour du faux.

Il le mit en sa poche et s'en alla vers son ministere en suivant les boulevards, cherchant une boutique de bijoutier qui lui inspirat confiance.

Il en vit une enfin et entra, un peu honteux d'etaler ainsi sa misere et de chercher a vendre une chose de si peu de prix.

—Monsieur, dit-il au marchand, je voudrais bien savoir ce que vous estimez ce morceau.

Claire de Lune

L'homme recut l'objet, l'examina, le retourna, le soupesa, prit une loupe, appela son commis, lui fit tout bas des remarques, reposa le collier sur son comptoir et le regarda de loin pour mieux juger de l'effet.

M. Lantin, gene par toutes ces ceremonies, ouvrait la bouche pour declarer: "Oh! je sais bien que cela n'a aucune valeur."—quand le bijoutier prononca:—Monsieur, cela vaut de douze a quinze mille francs; mais je ne pourrais l'acheter que si vous m'en faisiez connaitre exactement la provenance.

Le veuf ouvrit des yeux enormes et demeura beant, ne comprenant pas. Il balbutia enfin:—Vous dites?... Vous etes sur. L'autre se meprit sur son etonnement, et, d'un ton sec:

—Vous pouvez chercher ailleurs si on vous en donne davantage. Pour moi cela vaut, au plus, quinze mille. Vous reviendrez me trouver si vous ne trouvez pas mieux.

M. Lantin, tout a fait idiot, reprit son collier et s'en alla, obeissant a un confus besoin de se trouver seul et de reflechir.

Mais, des qu'il fut dans la rue, un besoin de rire le saisit, et il pensa: "L'imbecile! oh! l'imbecile! Si je l'avais pris au mot tout de meme! En voila un bijoutier qui ne sait pas distinguer le faux du vrai!"

Et il penetra chez un autre marchand, a l'entree de la rue de la Paix. Des qu'il eut apercu le bijou, l'orfevre s'ecria:—Ah! parbleu; je le connais bien, ce collier; il vient de chez moi.

M. Lantin, fort trouble, demanda:—Combien vaut-il?

—Monsieur, je l'ai vendu vingt-cinq mille. Je suis pret a le reprendre pour dix-huit mille, quand vous m'aurez indique, pour obeir aux prescriptions legales, comment vous en etes detenteur. Cette fois M. Lantin s'assit perclus d'etonnement. Il reprit:—Mais..., mais, examinez-le bien attentivement, Monsieur, j'avais cru jusqu'ici qu'il etait en... en faux.

Le joaillier reprit:—Voulez-vous me dire votre nom, Monsieur?

—Parfaitement. Je m'appelle Lantin, je suis employe au Ministere de l'Interieur, je demeure 16, rue des Martyrs.

Le marchand ouvrit ses registres, rechercha, et prononca:—Ce collier a ete envoye en effet a l'adresse de madame Lantin, 16, rue des Martyrs, le 20 juillet 1876.

Et les deux hommes se regarderent dans les yeux, l'employe eperdu de surprise, l'orfevre flairant un voleur.

Celui-ci reprit:—Voulez-vous me laisser cet objet pendant vingt-quatre heures seulement, je vais vous en donner un reçu.

M. Lantin balbutia:—Mais oui, certainement. Et il sortit en pliant le papier qu'il mit dans sa poche.

Puis il traversa la rue, la remonta, s'apercut qu'il se trompait de route, redescendit aux Tuileries, passa la Seine, reconnut encore son erreur, revint aux Champs-Élysees sans une idee nette dans la tete. Il s'efforçait de raisonner, de comprendre. Sa femme n'avait pu acheter un objet d'une pareille valeur.—Non, certes.—Mais alors, c'etait un cadeau! Un cadeau de qui? Pourquoi?

Il s'etait arrete, et il demeurait debout au milieu de l'avenue. Le doute horrible l'effleura.—Elle?—Mais alors tous les autres bijoux etaient aussi des cadeaux! Il lui sembla que la terre remuait; qu'un arbre, devant lui,

Claire de Lune

s'abattait; il etendit les bras et s'ecroula, prive de sentiment.

Il reprit connaissance dans la boutique d'un pharmacien ou les passants l'avaient porte. Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma.

Jusqu'a la nuit il pleura eperdument, mordant un mouchoir pour ne pas crier. Puis il se mit au lit accable de fatigue et de chagrin, et il dormit d'un pesant sommeil.

Un rayon de soleil le reveilla, et il se leva lentement pour aller a son ministere. C'etait dur de travailler apres de pareilles secousses. Il reflechit alors qu'il pouvait s'excuser aupres de son chef; et il lui ecrivit. Puis il songea qu'il fallait retourner chez le bijoutier; et une honte l'empourpra. Il demeura longtemps a reflechir. Il ne pouvait pourtant pas laisser le collier chez cet homme, il s'habilla et sortit.

Il faisait beau, le ciel bleu s'etendait sur la ville qui semblait sourire. Des flaneurs allaient devant eux, les mains dans leurs poches.

Lantin se dit, en les regardant passer: "Comme on est heureux quand on a de la fortune. Avec de l'argent on peut secouer jusqu'aux chagrins, on va ou l'on veut, on voyage, on se distrait! Oh! si j'etais riche!"

Il s'apercut qu'il avait faim, n'ayant pas mange depuis l'avant-veille. Mais sa poche etait vide, et il se ressouvint du collier. Dix-huit mille francs! Dix-huit-mille francs! c'etait une somme, cela!

Il gagna la rue de la Paix et commença a se promener de long en large sur le trottoir, en face de la boutique. Dix-huit mille francs! Vingt fois il faillit entrer; mais la honte l'arretait toujours.

Il avait faim pourtant, grand faim, et pas un sou. Il se decida brusquement, traversa la rue en courant pour ne pas se laisser le temps de reflechir, et il se precipita chez l'orfevre.

Des qu'il l'apercut, le marchand s'empressa, offrit un siege avec une politesse souriante. Les commis eux-memes arriverent, qui regardaient de cote Lantin, avec des gaites dans les yeux et sur les levres.

Le bijoutier declara:—Je me suis renseigne, Monsieur, et si vous etes toujours dans les memes dispositions, je suis pret a vous payer la somme que je vous ai proposee.

L'employe balbutia:—Mais certainement.

L'orfevre tira d'un tiroir dix-huit grands billets, les compta, les tendit a Lantin, qui signa un petit recu et mit d'une main fremissante l'argent dans sa poche.

Puis, comme il allait sortir, il se tourna vers le marchand qui souriait toujours, et, baissant les yeux:—J'ai... j'ai d'autres bijoux... qui me viennent... qui me viennent... de la meme succession. Vous conviendrait-il de me les acheter aussi?

Le marchand s'inclina:—Mais certainement, monsieur. Un des commis sortit pour rire a son aise; un autre se mouchait avec force.

Lantin impassible, rouge et grave, annonca:—Je vais vous les apporter.

Et il prit un fiacre pour aller chercher les bijoux.

Claire de Lune

Quand il revint chez le marchand, une heure plus tard, il n'avait pas encore dejeune. Ils se mirent a examiner les objets, piece a piece, evaluant chacun. Presque tous venaient de la maison.

Lantin, maintenant, discutait les estimations, se fachait, exigeait qu'on lui montrat les livres de vente, et parlait de plus en plus haut a mesure que s'elevait la somme.

Les gros brillants d'oreilles valent vingt mille francs, les bracelets trente—cinq mille, les broches, bagues et medaillons seize mille, une parure d'emeraudes et de saphirs quatorze mille; un solitaire suspendu a une chaine d'or formant collier quarante mille; le tout atteignant le chiffre de cent quatre—vingt—seize mille francs.

Le marchand declara avec une bonhomie railleuse:—Cela vient d'une personne qui mettait toutes ses economies en bijoux.

Lantin prononca gravement.—C'est une maniere comme une autre de placer son argent. Et il s'en alla apres avoir decide avec l'acquireur qu'une contre—expertise aurait lieu le lendemain.

Quand il se trouva dans la rue, il regarda la colonne Vendome avec l'envie d'y grimper, comme si c'eut ete un mat de cocagne. Il se sentait leger a jouer a saute—mouton par dessus la statue de l'Empereur perche la haut dans le ciel.

Il alla dejeuner chez Voisin et but du vin a vingt francs la bouteille.

Puis il prit un fiacre et fit un tour au bois. Il regardait les equipages avec un certain mepris, oppresse du desir de crier aux passants: “Je suis riche aussi, moi. J'ai deux cent mille francs!”

Le souvenir de son ministere lui revint. Il s'y fit conduire, entra deliberelement chez son chef et annonca:—Je viens, Monsieur, vous donner ma demission. J'ai fait un heritage de trois cent mille francs. Il alla serrer la main de ses anciens collegues et leur confia ses projets d'existence nouvelle; puis il dina au Cafe anglais.

Se trouvant a cote d'un monsieur qui lui parut distingue, il ne put resister a la demangeaison de lui confier, avec une certaine coquetterie, qu'il venait d'heriter de quatre cent mille francs.

Pour la premiere fois de sa vie il ne s'ennuya pas au theatre, et il passa sa nuit avec des filles.

Six mois plus tard il se remariait. Sa seconde femme etait tres honnete, mais d'un caractere difficile. Elle le fit beaucoup souffrir.

* * * * *

APPARITION

[Illustration de ROCHEGROSSE]

On parlait de sequestration a propos d'un proces recent. C'etait a la fin d'une soiree intime, rue de Grenelle, dans un ancien hotel, et chacun avait son histoire, une histoire qu'il affirmait vraie.

Alors le vieux marquis de la Tour—Samuel, age de quatre—vingt—deux ans, se leva et vint s'appuyer a la cheminee. Il dit de sa voix un peu tremblante:

“—Moi aussi, je sais une chose etrange, tellement etrange, qu'elle a ete l'obsession de ma vie. Voici maintenant cinquante—six ans que cette aventure m'est arrivee, et il ne se passe pas un mois sans que je la

Claire de Lune

revoie en reve. Il m'est demeure de ce jour-la une marque, une empreinte de peur, me comprenez-vous? Oui, j'ai subi l'horrible epouvante, pendant dix minutes, d'une telle facon que depuis cette heure une sorte de terreur constante m'est restee dans l'ame. Les bruits inattendus me font tressaillir jusqu'au coeur; les objets que je distingue mal dans l'ombre du soir me donnent une envie folle de me sauver. J'ai peur la nuit, enfin.

“Oh! je n'aurais pas avoue cela avant d'etre arrive a l'age ou je suis. Maintenant je peux tout dire. Il est permis de n'etre pas brave devant les dangers imaginaires, quand on a quatre-vingt-deux ans. Devant les dangers veritables, je n'ai jamais recule, mesdames.

“Cette histoire m'a tellement bouleverse l'esprit, a jete en moi un trouble si profond, si mysterieux, si epouvantable, que je ne l'ai meme jamais racontee. Je l'ai gardee dans le fond intime de moi, dans ce fond ou l'on cache les secrets penibles, les secrets honteux, toutes les inavouables faiblesses que nous avons dans notre existence.

“Je vais vous dire l'aventure telle quelle, sans chercher a l'expliquer. Il est bien certain qu'elle est explicable, a moins que je n'aie eu mon heure de folie. Mais non, je n'ai pas ete fou, et je vous en donnerai la preuve. Imaginez ce que vous voudrez. Voici les faits tout simples.

“C'etait en 1827, au mois de juillet. Je me trouvais a Rouen en garnison.

“Un jour, comme je me promenais sur le quai, je rencontraï un homme que je crus reconnaitre sans me rappeler au juste qui c'etait. Je fis, par instinct, un mouvement pour m'arreter. L'etranger apercut ce geste, me regarda et tomba dans mes bras.

“C'etait un ami de jeunesse que j'avais beaucoup aime. Depuis cinq ans que je ne l'avais vu, il semblait vieilli d'un demi-siecle. Ses cheveux etaient tout blancs; et il marchait courbe, comme epuise. Il comprit ma surprise et me conta sa vie. Un malheur terrible l'avait brise.

“Devenu follement amoureux d'une jeune fille, il l'avait epousee dans une sorte d'extase de bonheur. Apres un an d'une felicite surhumaine et d'une passion inapaisee, elle etait morte subitement d'une maladie de coeur, tuee par l'amour lui-meme, sans doute.

“Il avait quitte son chateau le jour meme de l'enterrement, et il etait venu habiter son hotel de Rouen. Il vivait la, solitaire et desespere, rongé par la douleur, si miserable qu'il ne pensait qu'au suicide.

“—Puisque je te retrouve ainsi, me dit-il, je te demanderai de me rendre un grand service, c'est d'aller chercher chez moi dans le secretaire de ma chambre, de notre chambre, quelques papiers dont j'ai un urgent besoin. Je ne puis charger de ce soin un subalterne ou un homme d'affaires, car il me faut une impenetrable discretion et un silence absolu. Quant a moi, pour rien au monde je ne rentrerai dans cette maison.

“Je te donnerai la clef de cette chambre que j'ai fermee moi-meme en partant, et la clef de mon secretaire. Tu remettras en outre un mot de moi a mon jardinier qui t'ouvrira le chateau.

“Mais viens dejeuner avec moi demain, et nous causerons de cela.

“Je lui promis de lui rendre ce leger service. Ce n'etait d'ailleurs qu'une promenade pour moi, son domaine se trouvant situe a cinq lieues de Rouen environ. J'en avais pour une heure a cheval.

“A dix heures, le lendemain, j'etais chez lui. Nous dejeunames en tete-a-tete; mais il ne prononca pas vingt paroles. Il me pria de l'excuser; la pensee de la visite que j'allais faire dans cette chambre, ou gisait son bonheur, le bouleversait, me disait-il. Il me parut en effet singulierement agite, preoccupe, comme si un

mysterieux combat se fut livre dans son ame.

“Enfin il m'expliqua exactement ce que je devais faire. C'etait bien simple. Il me fallait prendre deux paquets de lettres et une liasse de papiers enfermes dans le premier tiroir de droite du meuble dont j'avais la clef. Il ajouta:

“—Je n'ai pas besoin de te prier de n'y point jeter les yeux.

“Je fus presque blesse de cette parole, et je le lui dis un peu vivement. Il balbutia:

“—Pardonne—moi, je souffre trop.

“Et il se mit a pleurer.

“Je le quittai vers une heure pour accomplir ma mission.

“Il faisait un temps radieux, et j'allais au grand trot a travers les prairies, ecoutant des chants d'alouettes et le bruit rythme de mon sabre sur ma botte.

“Puis j'entrai dans la foret et je mis au pas mon cheval. Des branches d'arbres me caressaient le visage; et parfois j'attrapais une feuille avec mes dents et je la machais avidement, dans une de ces joies de vivre qui vous emplissent, on ne sait pourquoi, d'un bonheur tumultueux et comme insaisissable, d'une sorte d'ivresse de force.

“En approchant du chateau, je cherchai dans ma poche la lettre que j'avais pour le jardinier, et je m'aperçus avec etonnement qu'elle etait cachetee. Je fus tellement surpris et irrite que je faillis revenir sans m'acquitter de ma commission. Puis je songeai que j'allais montrer la une susceptibilite de mauvais gout. Mon ami avait pu d'ailleurs fermer ce mot sans y prendre garde, dans le trouble ou il etait.

“Le manoir semblait abandonne depuis vingt ans. La barriere, ouverte et pourrie, tenait debout on ne sait comment. L'herbe emplissait les allees; on ne distinguait plus les plates—bandes du gazon.

“Au bruit que je fis en tapant a coups de pied dans un volet, un vieil homme sortit d'une porte de cote et parut stupefait de me voir. Je sautai a terre et je lui remis ma lettre. Il la lut, la relut, la retourna, me considera en dessous, mit le papier dans sa poche et prononca:

“—Eh bien! qu'est—ce que vous desirez?

“Je repondis brusquement.

“—Vous devez le savoir, puisque vous avez recu la—dedans les ordres de votre maitre; je veux entrer dans ce chateau.

“Il semblait atterre. Il declara:

“—Alors, vous allez dans... dans sa chambre?

“Je commençais a m'impatiser.

“—Parbleu! Mais est—ce que vous auriez l'intention de m'interroger, par hasard?

“Il balbutia:

“—Non... monsieur... mais c'est que... c'est qu'elle n'a pas été ouverte depuis... depuis là... la mort. Si vous voulez m'attendre cinq minutes, je vais aller... aller voir si...

“Je l'interrompis avec colère:

“—Ah! ca, voyons, vous fichez-vous de moi? Vous n'y pouvez pas entrer, puisque voici la clef.

“Il ne savait plus que dire.

“—Alors, monsieur, je vais vous montrer la route.

“—Montrez-moi l'escalier et laissez-moi seul. Je la trouverai bien sans vous.

“—Mais..., monsieur..., cependant...

“Cette fois, je m'emportai tout à fait.

“—Maintenant, taisez-vous, n'est-ce pas? ou vous aurez affaire à moi.

“Je l'écartai violemment et je pénétrai dans la maison.

“Je traversai d'abord la cuisine, puis deux petites pièces que cet homme habitait avec sa femme. Je franchis ensuite un grand vestibule, je montai l'escalier et je reconnus la porte indiquée par mon ami.

“Je l'ouvris sans peine et j'entrai.

“L'appartement était tellement sombre que je n'y distinguai rien d'abord. Je m'arrêtai, saisi par cette odeur moisie et fade des pièces inhabitées et condamnées, des chambres mortes. Puis, peu à peu, mes yeux s'habituerent à l'obscurité, et je vis assez nettement une grande pièce en désordre, avec un lit sans draps, mais gardant ses matelas et ses oreillers, dont l'un portait l'empreinte profonde d'un coude ou d'une tête comme si on venait de se poser dessus.

“Les sièges semblaient en déroute. Je remarquai qu'une porte, celle d'une armoire sans doute, était demeurée entr'ouverte.

“J'allai d'abord à la fenêtre pour donner du jour et je l'ouvris; mais les ferrures du contrevent étaient tellement rouillées que je ne pus les faire céder.

“J'essayai même de les casser avec mon sabre, sans y parvenir. Comme je m'irritais de ces efforts inutiles, et comme mes yeux s'étaient enfin parfaitement accoutumés à l'ombre, je renonçai à l'espoir d'y voir plus clair et j'allai au secrétaire.

“Je m'assis dans un fauteuil, j'abattis la tablette, j'ouvris le tiroir indiqué. Il était plein jusqu'aux bords. Il ne me fallait que trois paquets, que je savais comment reconnaître, et je me mis à les chercher.

“Je m'ecarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus entendre ou plutôt sentir un frolement derrière moi. Je n'y pris point garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe. Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur

Claire de Lune

pour moi-même. Je venais alors de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bon de fou à deux mètres de là. Dans mon élan je m'étais retournée, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne l'avais pas senti à mon côté, mon sabre, je me serais enfui comme un lâche.

“Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

“Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse! Oh! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond; on ne sent plus son cœur; le corps entier devient mou comme une éponge; on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

“Je ne crois pas aux fantômes; eh bien! j'ai défailli sous la hideuse peur des morts; et j'ai souffert, oh! souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

“Si elle n'avait pas parlé, je serais mort peut-être! Mais elle parla; elle parla d'une voix douce et douloureuse qui faisait vibrer les nerfs. Je n'oserais pas dire que je redevins maître de moi et que je retrouvai ma raison. Non. J'étais éperdu à ne plus savoir ce que je faisais; mais cette espèce de fierté intime que j'ai en moi, un peu d'orgueil de métier aussi, me faisaient garder, presque malgré moi, une contenance honorable. Je posais pour moi, et pour elle sans doute, pour elle, quelle qu'elle fut, femme ou spectre. Je me suis rendu compte de tout cela plus tard, car je vous assure que, dans l'instant de l'apparition, je ne songeais à rien. J'avais peur.

“Elle dit:

“—Oh! monsieur, vous pouvez me rendre un grand service!

“Je voulus répondre, mais il me fut impossible de prononcer un mot. Un bruit vague sortit de ma gorge.

“Elle reprit:

“—Voulez-vous? Vous pouvez me sauver, me guérir. Je souffre affreusement. Je souffre toujours. Je souffre, oh! je souffre!

“Et elle s'assit doucement dans mon fauteuil. Elle me regardait:

“—Voulez-vous?

“Je fis: “Oui!” de la tête, ayant encore la voix paralysée.

“Alors elle me tendit un peigne de femme en écaille et elle murmura:

“—Peignez-moi, oh! peignez-moi; cela me guérira; il faut qu'on me peigne. Regardez ma tête... Comme je souffre; et mes cheveux, comme ils me font mal!

“Ses cheveux dénoués, très longs, très noirs, me semblait-il, pendaient par dessus le dossier du fauteuil et touchaient la terre.

“Pourquoi ai-je fait ceci? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne, et pourquoi ai-je pris dans mes mains ses longs cheveux qui me donnerent à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des serpents? Je n'en sais rien.

Claire de Lune

“Cette sensation m'est restee dans les doigts et je tressaille en y songeant.

“Je la peignai. Je maniai je ne sais comment cette chevelure de glace. Je la tordis, je la renouai et la denouai; je la tressai comme on tresse la criniere d'un cheval. Elle soupirait, penchait la tete, semblait heureuse.

“Soudain elle me dit: “Merci!” m'arracha le peigne des mains et s'enfuit par la porte que j'avais remarquee entr'ouverte.

“Reste seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble effare des reveils apres les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens; je courus a la fenetre et je brisai les contrevents d'une poussee furieuse.

“Un flot de jour entra. Je m'elancai sur la porte par ou cet etre etait parti. Je la trouvai fermee et inebranlable.

“Alors une fievre de fuite m'envahit, une panique, la vraie panique des batailles. Je saisis brusquement les trois paquets de lettres sur le secretaire ouvert; je traversai l'appartement en courant, je sautai les marches de l'escalier quatre par quatre, je me trouvai dehors je ne sais par ou, et, apercevant mon cheval a dix pas de moi, je l'enfourchai d'un bond et partis au galop.

“Je ne m'arretai qu'a Rouen, et devant mon logis. Ayant jete la bride a mon ordonnance, je me sauvai dans ma chambre ou je m'enfermai pour reflechir.

Alors, pendant une heure, je me demandai anxieusement si je n'avais pas ete le jouet d'une hallucination. Certes, j'avais eu un de ces incomprehensibles ebranlements nerveux, un de ces affolements du cerveau qui enfantent les miracles, a qui le Surnaturel doit sa puissance.

“Et j'allais croire a une vision, a une erreur de mes sens, quand je m'approchai de ma fenetre. Mes yeux, par hasard, descendirent sur ma poitrine. Mon dolman etait plein de cheveux, de longs cheveux de femme qui s'etaient enroules aux boutons!

“Je les saisis un a un, et je les jetai dehors avec des tremblements dans les doigts.

“Puis j'appelai mon ordonnance. Je me sentais trop emu, trop trouble, pour aller le jour meme chez mon ami. Et puis je voulais murement reflechir a ce que je devais lui dire.

“Je lui fis porter ses lettres, dont il remit un reçu au soldat. Il s'informa beaucoup de moi. On lui dit que j'etais souffrant, que j'avais reçu un coup de soleil, je ne sais quoi. Il parut inquiet.

“Je me rendis chez lui le lendemain, des l'aube, resolu a lui dire la verite. Il etait sorti de la veille au soir et pas rentre.

“Je revins dans la journee, on ne l'avait pas revu. J'attendis une semaine. Il ne reparut pas. Alors je previns la justice. On le fit rechercher partout, sans decouvrir une trace de son passage ou de sa retraite.

“Une visite minutieuse fut faite du chateau abandonne. On n'y decouvrit rien de suspect.

“Aucun indice ne revela qu'une femme y eut ete cachee.

“L'enquete n'aboutissant a rien, les recherches furent interrompues.

“Et, depuis cinquante–six ans, je n'ai rien appris. Je ne sais rien de plus.”

* * * * *

* * * * *

TABLE

Clair de Lune

Un Coup d'Etat

Le Loup

L'Enfant

Conte de Noel

La Reine Hortense

Le Pardon

La Legende du Mont Saint–Michel

Une Veuve

Mademoiselle Cocotte

Les Bijoux

Apparition

* * * * *

BIBLIOTHEQUE

NATIONALE

[Illustration]

CHATEAU de SABLE

1984